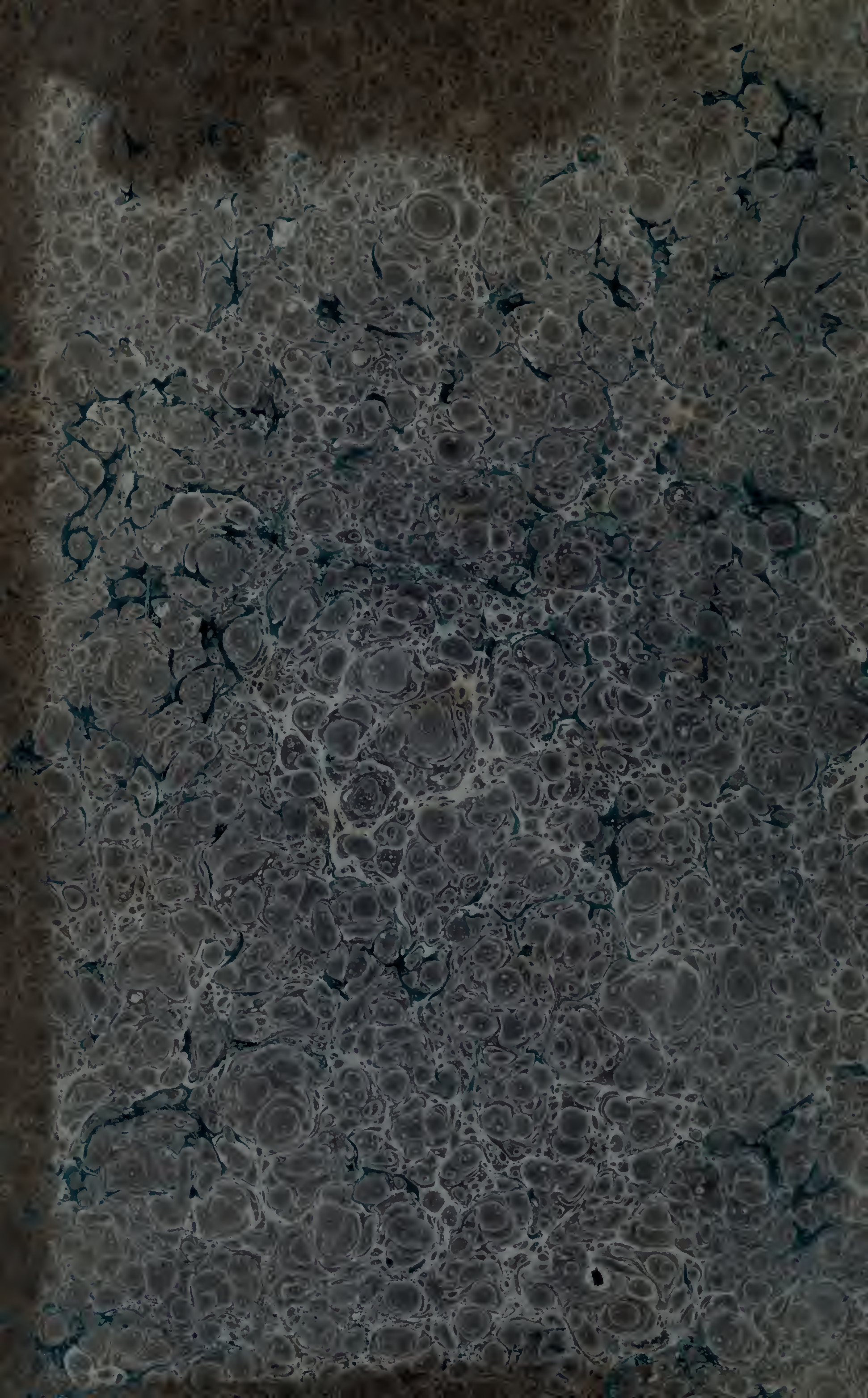
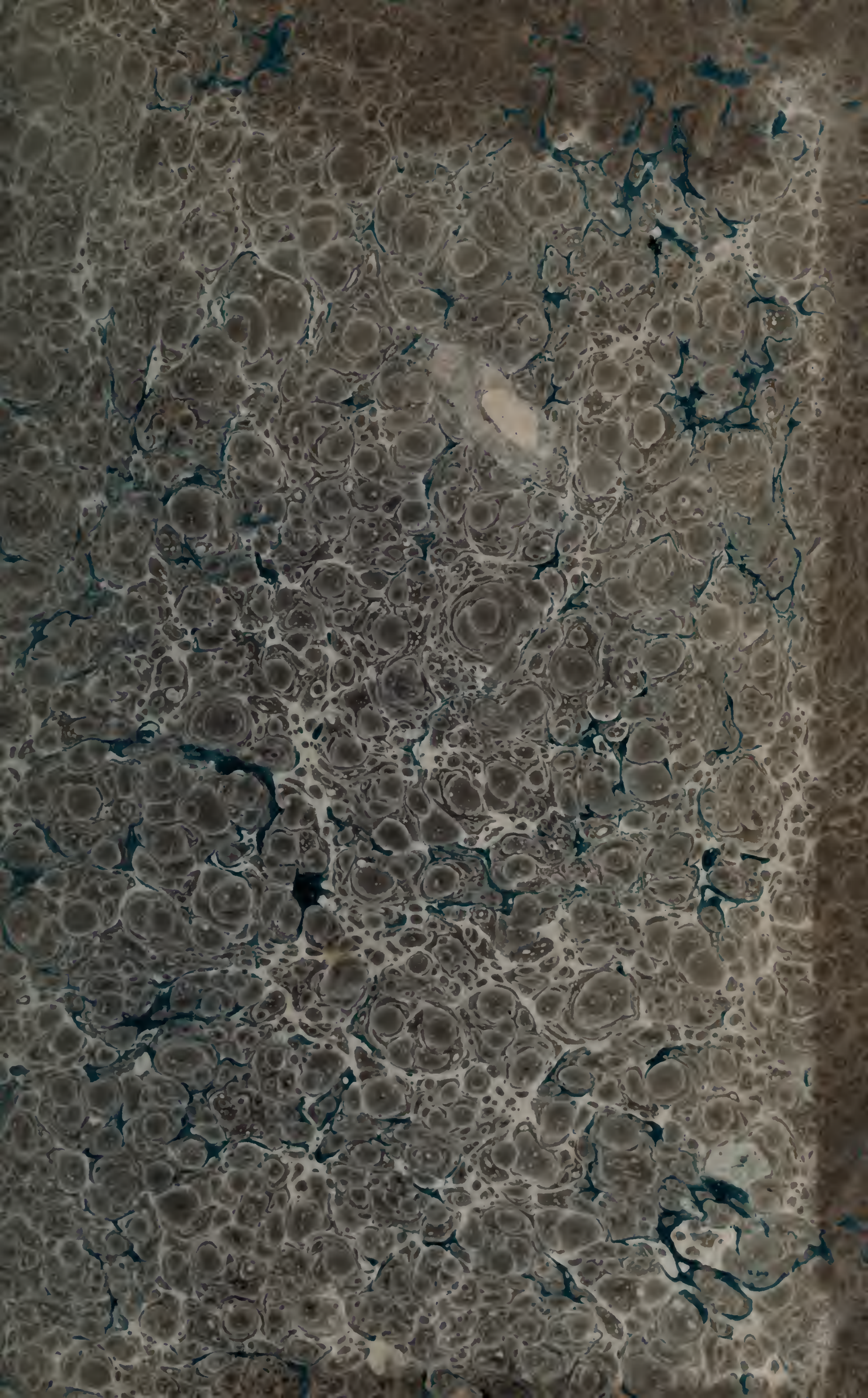
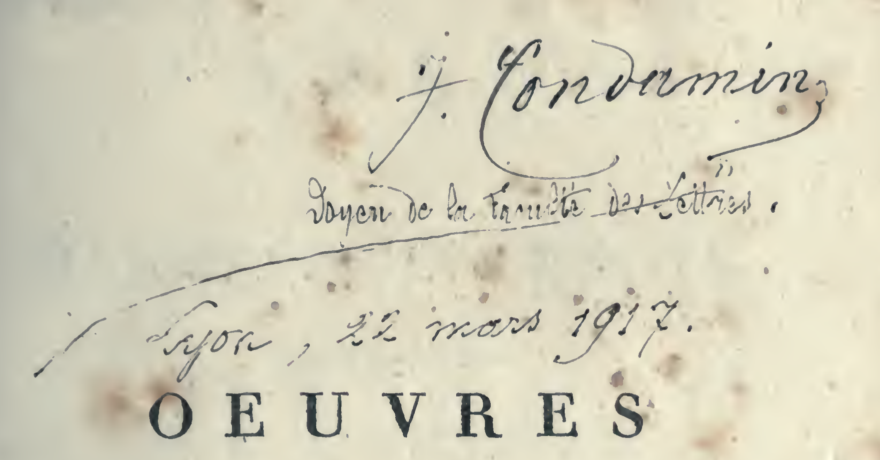








OEUVRES

DE

MANCINI-NIVERNOIS.

TOME II.

FABLES

DE

MANCINI-NIVERNOIS,

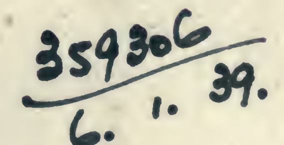
PUBLIÉES

PAR L'AUTEUR.

TOME SECOND.

.....Ut, si occupati profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi.

CICER. Tuscul. lib. j.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
M. DCC. XCVI.

- 1796 -



TABLE.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

FIN DE LA TABLE.

FABLES

DE

MANCINI-NIVERNOIS.

LIVRE SEPTIEME.

FABLE I.

LE ROI ET LA REINE.[1]

Jadis un roi grand amateur de l'or,
Et qui croyait bonnement qu'un trésor
Etait richesse véritable,
Rendit son peuple misérable,
Occupant chez lui tous les bras
A fouiller une mine ouverte en ses états.
Tout était perdu, si la reine
Plus digne d'être souveraine
Et plus sage que son mari,
Avec art ne l'eût converti.

[1] Plutarque.

Comme il revenait de la chasse
Bien fatigué, mourant de faim,
Elle lui fit servir pour tout festin
Des mets d'or pur; faisand, perdrix, bécasse,
Fromage, fruits, et jusqu'au pain :
Tout était d'or. Le roi fit la grimace;
Puis s'adressant à la reine, il lui dit :
J'aime bien l'or, mais ce n'est pas son heure;
Un chasseur a trop d'appétit.
Du pain, des raves et du beure,
Du pain surtout, voilà ce qu'il me faut;
Faites-m'en donner au plus tôt.
J'entends bien, reprit la princesse,
Et vous avez toute raison ;
Mais nous avons ici l'or à foison,
Et quant au pain nous sommes en détresse;
Où voulez-vous qu'on en puisse trouver?
Le pain se fait avec de la farine;
On n'en trouve point dans la mine.
Il faut du grain; il faut semer et cultiver;
C'est l'emploi d'un grand nombre d'hommes.
Quand on les force au travail souterrain,
On laisse en friche le terrain :
Plus de culture, plus de grain,
Plus de farine, plus de pain;
Et voilà l'état où nous sommes.
La reine parlait d'or. Le roi fut étonné,
Mais il ne fut pas obstiné.

Soudain il changea de manière,
Ferma sa mine meurtrière,
Et rendant les colons au sol abandonné,
Acquit bientôt la richesse réelle
Qui vaut de l'or, et que l'or ne vaut pas,
Qui fait prospérer les états,
Et sans quoi tout est bagatelle.

II.

LA VOITURE ET LE PAON.

C'est, dit-on, un rude fracas
Quand deux planètes se rencontrent.
Plutôt que de céder le pas
Elles se brisent en éclats;
Les astronomes le démontrent,
Ainsi je n'en douterai pas.
Je veux même appuyer cette haute doctrine
D'un récit à ma façon:
L'orgueilleux, s'il s'examine,
Y pourra prendre leçon.

En leste et brillant équipage
Un grand seigneur faisait voyage.
Six chevaux bays des plus fringants,
La tête au vent et la queue à l'anglaise,
Sur le pavé faisaient voler sa chaise

Effarouchant bêtes et gens.
Le postillon, le cocher et le maître,
Même aussi les chevaux peut-être,
S'applaudissaient que leur aspect
Fît tant d'effet sur le vulgaire,
Prenant la crainte pour respect:
C'est une méprise ordinaire.
Comme ils traversaient un hameau
Que bordait le fossé d'une gentilhomière,
Au milieu du chemin se quarrait un oiseau;
C'était un paon: il se trouvait si beau,
Il en avait l'âme si fière,
Qu'à tout venant il voulait se montrer,
S'étaler, se faire admirer.
A l'aspect du bel attelage,
L'oiseau bouffi de vanité
Voulut faire assaut de beauté.
Soudain, poussant un cri sauvage
Qu'il croit rempli de majesté,
Il fait aux chevaux l'étalage
De son éventail brillanté.
Les quadrupèdes se confondent;
Le coup de fouet en vain est répété,
Tout de travers ils y répondent,
Et s'emportant, se jetant de côté,
Dans les fossés ils versent la voiture.
Ces fossés-là n'étaient pas d'eau bien pure;
Le beau carrosse en sortit tout crotté;

Le cocher y gâta sa plume ;
Le seigneur y prit un bon rhume ;
Tout l'équipage eut son paquet.
Le paon aussi : ce fut un coup de fouet,
Comme on sortait du précipice,
Qui par hasard en fit justice.

Rions du tout : c'est un plaisir permis,
Et qu'on peut prendre sans malice,
Quand on voit deux orgueils l'un par l'autre punis.

III.

LE LIÈVRE ET SES AMIS.[1]

Un lièvre était le meilleur animal
Qui fût sur la terre ronde :
Peu d'esprit, mais cœur loyal,
Ne songeant jamais à mal
Et l'ami de tout le monde.
De tout le monde ! ... en vérité
Ce système est pure sottise.
Espoir d'universalité
En fait d'amis, n'est pas chose permise.
Le lièvre déjeûnait un jour de grand matin
Dans les guérets, lorsque soudain

[1] Gay's Fab.

La trompe sonne, et la meute ennemie
A grands cris attaque sa vie.
Lors il détale et gagne au fort.
On l'y rapproche; il en ressort,
Fait cent retours, brouille sa trace,
Brode la plaine et ruse en cent endroits;
Mais vainement. On le pourchasse;
On le relance, on le harasse,
Et bientôt il est aux abois.
Tout palpitant, tout hors d'haleine,
Et voyant sa perte certaine,
Il s'étendit le long d'un grand chemin
Qui traversait les prés de la commune.
Il y vit le cheval son ami, son voisin,
Et s'applaudit de la bonne fortune.
Cher ami, lui dit-il, j'implore ta pitié;
Je ne puis plus aller à pié;
Laisse-moi sur ton dos fuir la mort qu'on m'apprête;
Un tel fardeau sied à ton amitié.
L'autre répond: Pauvre petite bête,
Je gémis de ton triste sort;
Mais quant à moi, que veux-tu que j'y fasse?
Je suis poussif; le plus petit effort
Me ferait mourir sur la place.
Cependant ne crains rien, tous nos amis sont là;
Et le cheval s'en fut disant cela.
Le taureau vint; le lièvre lui parla
Comme au cheval, faisant même semonce.

Le taureau fit même réponse.
De l'amitié, dit-il, je respecte les lois,
Mais l'amour a les premiers droits :
Or tu sauras qu'auprès de cette meule
Qu'on voit là-bas, ma maitresse m'attend;
Je ne saurais la laisser seule,
Et vais la rejoindre à l'instant.
Adieu donc, mon cher petit lièvre;
Voici venir la brebis et la chèvre
Qui suppléront à mon défaut;
C'est justement ce qu'il te faut.
L'une des deux aurait bien pu suffire;
Mais toutes deux refusèrent l'emploi.
La chèvre s'excusa sans trop dire pourquoi :
Son dos était pointu; c'était un vrai martire
De s'y placer : le lièvre était trop las,
A coup sûr il n'y tiendrait pas.
Pour la brebis ce fut une autre affaire;
Elle donnait à téter, et son lait
Au moindre travail se troublait.
Et puis, s'il faut ne vous rien taire,
Hommes et chiens, dit-elle, également
Mettent moutons et lièvres sous la dent;
Je crains d'exciter leur colère.
Ainsi chacun laissa le pauvre hère
A la merci des chasseurs sans pitié.
Etait-ce là de l'amitié ?

IV.

LE DOCTEUR ET LA PUCE.[1]

Un docteur allait bavardant
Sur les grandeurs de notre espèce humaine:
Bouffi d'orgueil, et regardant
Tout l'univers comme notre domaine.
C'était pour nous que dans les cieux
Roulent ces globes radieux
Qu'on adora dans l'enfance du monde;
Pour nous la nature féconde
A peuplé d'animaux et la terre, et les airs,
Et les mers
Jusques dans leurs vastes abîmes:
Oiseaux, poissons, quadrupèdes divers,
Tous naissaient, selon lui, pour être nos victimes.
Seigneur lion n'était pas là;
Une puce le suppléa
Et vint déranger le systême.
Elle attaque le nez du sire, elle le mord;
Il s'interrompt, la chasse; elle revient encor,
L'occupe tout entier, lui fait quitter son thême:
Du nez voltigeant au menton,
Au bras, à la cuisse, au talon,
Puis à l'œil, et puis à l'oreille;

[1] Gay's Fab.

A chaque endroit tirant du sang,
Et le suçant
Que c'est merveille.
Il en enrage, et se gratte, et se taît.
Qu'avez-vous, docteur, s'il vous plaît?
Dit un quidam; vous perdez la parole! —
Ce que j'ai, reprit l'orateur!
Une puce qui me désole,
Qui me dévore. — Ah! ah! docteur,
J'en sens une aussi qui me suce.
N'aurions-nous pas été faits par le Créateur
Pour être mangés par la puce?

V.

LA JEUNE FILLE ET LES GUÊPES.[1]

Chasse-la donc, disait une fillette
A sa chambrière Toinette,
Chasse la guêpe que voilà;
Je ne puis faire ma toilette
Avec ce bourdonnement-là.
Toinon reprit: Pourquoi cela?
Laissez plutôt cette petite bête
Faire auprès de vous tous ses tours;
Elle vous parle, et sur ma tête

[1] Gay's Fab.

Elle vous conte ses amours ;
C'est à vous qu'elle va toujours,
Jamais à moi ; remarquez bien la chose :
En voyant le lis et la rose
Sur votre bouche demi-close,
Sur votre sein, sur votre teint charmant,
Je gagerais qu'elle vous prend
Pour une fleur nouvellement éclose.
Voulez-vous la tuer pour cela ? — Vraiment non,
Dit la fille avec complaisance ;
Laissons-la faire, ma Toinon.
On eût dit que la guêpe avait l'intelligence
De ce discours : elle vint sans façon
Sur la gorge et sur le menton
Faire à la belle une douce accolade,
De ses cheveux savourer la pommade,
Prendre avec elle au même gobelet
Du café, du sucre et du lait.
Puis elle va redire à ses compagnes
Le bon accueil qu'elle a reçu.
De tout l'essaim le fait est bientôt su.
Guêpes de quitter les campagnes,
Et même les jardins à fleurs,
Pour s'en venir prendre part aux faveurs
De la fillette débonnaire.
Il en survint un bataillon
Qu'elle reçut en fille hospitalière.
Elle en paya la folle enchère ;

Bientôt elle sentit leur fatal aiguillon.
Etait-il temps de s'en défaire ?

VI.

LES CENTENAIRES.

La peste était dans la ville ;
Un centenaire y périt,
Un autre en réchappa ; Galien le guérit,
Rare bonheur que n'a pas un sur mille.
Quoi qu'il en soit, le vieux ressuscité
Se pavanait d'être ainsi remonté
Dessus sa bête, et se croyait cédule
De vivre encor sans crainte et sans scrupule
Un bon bout de l'éternité.
Mais la mort qui savait son compte,
La mort qui n'a pitié ni honte,
S'en vint bientôt le détromper ;
Elle alongea son croc funeste,
Et le vieux n'y put échapper.
Autant valait être mort de la peste.

Entre nous, ceci fait songer
A ce qu'on nomme gens en place.
Ils touchent sans cesse au danger,
Danger de mort qui les menace :
Car c'est mourir que perdre ses emplois ;

Ils en sont toujours à deux doigts.
Chaque jour nouvelles intrigues
Naissent au sérail du sultan;
C'est la peste sur le divan.
Plus d'un visir succombe aux brigues;
Quelqu'autre aussi, plus heureux courtisan,
Garde son poste et se tire d'affaire.
Qu'il triomphe aux yeux du vulgaire;
Mais qu'il sache se souvenir
Qu'il n'a, comme le centenaire,
Presque aucuns droits sur l'avenir.

VII.

LE COMBAT DU CIRQUE.

Au temps passé, dans le cirque de Rome
Deux combattants tous deux pleins de valeur
Se disputaient un triste honneur:
L'honneur de bien tuer un homme.
Le peuple-roi se régalait
Du spectacle de l'homicide,
Battait des mains quand le sang ruisselait,
Et fixait un regard avide
Sur le blessé qui chancelait.
Tout ce qu'un faux honneur inspire
De fureur et d'atrocité,
Animait jusques au délire

Des champions le courage exalté.
Tout-à-coup survint un orage,
Et le sanglant aréopage
N'est bientôt qu'un vaste désert;
Chacun s'enfuit pour se mettre à couvert.
Les combattants restent seuls dans l'arène;
Le combat cesse; et les gladiateurs
N'ont plus ni colère ni haine
Quand ils n'ont plus de spectateurs.
Il faut un parterre aux acteurs.

Voulez-vous rendre cruelles
Les disputes, les querelles?
Paraissez en faire cas,
C'est ainsi qu'elles s'aigrissent;
Voulez-vous qu'elles finissent?
Ne vous en occupez pas.

VIII.

LE CORBEAU ET LE COQ DE LIMOGE.

Un vieux corbeau, le Nestor des oiseaux,
S'étant pris d'amitié pour un coq de Limoge,
L'avertissait souvent de ses defauts;
Et d'autres fois par quelque éloge
Se plaisait à l'encourager.
C'est, dit-on, l'art de corriger.
Mon enfant, disait-il, j'aime bien ton plumage
Quoique un peu brun, et ton leste corsage,
Et le son brillant de ta voix.
Ce que j'aime encor davantage,
C'est la prudence qui t'engage
A te cacher au fond des bois
Pour éviter la mort ou l'esclavage.
Mais, mon ami, tu n'es pas sage
De t'extasier en chantant
Comme tu fais, jusqu'à perdre à l'instant
Le moyen de voir et d'entendre. [1]
Un instant quelquefois est d'un prix important,
Et ta vie en pourrait dépendre.
L'homme est bien fin, bien adroit, bien méchant:
Un seul instant peut-être, mon enfant,

1 Le coq de Limoge ferme toujours les yeux quand il chante.

Lui suffira pour te surprendre.
Le corbeau disait d'or; mais un fat entêté
De ses talents, de son mérite,
N'écoute que la vanité;
C'est en vain qu'on le sollicite
De se rendre à la vérité.
Le lendemain tout comme à l'ordinaire
On vit le chanteur téméraire
S'égosiller à la fin de la nuit,
Et se pâmant aux sons de sa musique
Ne plus rien voir, et n'écouter de bruit
Que les fredons de son cantique.
Ce même jour un chasseur le guettait,
Marchant au son quand l'animal chantait;
Puis à la fin de la sonate
Soigneusement il s'arrêtait
Sans remuer ni pied ni patte.
De proche en proche ainsi le chasseur se plaça
Tout juste au pied de l'arbre où reposait la bête;
Et d'un trait de son arbaléte
De part en part il la perça.

Sur tout ce qui nous environne
Ayons toujours les yeux ouverts;
C'est le bon conseil que nous donne
Le sage corbeau de ces vers.
Tandis que le sot qui s'admire
Néglige d'observer autrui,

Le coup qu'à propos on lui tire
Parvient sans peine jusqu'à lui.

X I.

LE PETIT HOMME AU PARTERRE.

Un petit homme, espèce de Pigmée,
S'en fut un soir à l'opéra.
La pièce était fort estimée,
Tout était plein ; le nabot se fourra
Au dernier rang dans un coin du parterre.
Mon dieu, que prétendez-vous faire ?
Lui dit un voisin bonnement ;
Avec une telle stature,
Des actrices assurément
Vous ne verrez que la coîffure.
Ouidà ! répliqua le nabot,
C'est fort bien dit, si je demeure
Au bas bout ici comme un sot ;
Mais je gage qu'en un quart d'heure
Vous me verrez au premier rang
Précéder l'homme le plus grand.
Comme il le dit, il poursuit l'entreprise.
C'était plaisir de voir le Mirmidon,
De ses deux bras jouant de l'espadon,
Ecarter la foule surprise.

On en riait, on s'en occupait peu,
Et dans l'entr'acte on lui donna beau jeu.
Chacun causait, disputait, prenait feu
Sur l'ariette ou bien sur la chaconne;
On se mouchait, on lorgnait, et personne
Ne soupçonnait l'ambition du nain.
Lui cependant en bon apôtre
Parlait à l'un, saluait l'autre,
Et pas à pas faisait chemin;
Tant et si bien qu'avant la ritournelle
Il parvint à l'orchestre, et près du sentinelle
Il mit son aventure à fin.

C'est ainsi quelquefois en France
Que l'intrigue a la préférence
Sur le mérite et les talents.
Voyez agir les intrigants;
Ils s'agitent dans la carrière,
Se poussant en toute manière
A droite, à gauche, et toujours vigilants.
Observez-les, et gardez-vous d'en rire;
Gardez-vous d'être nonchalants;
Ou bientôt on peut vous prédire
Qu'ils gagneront les premiers rangs.

X.

LA MÉRIDIENNE.

Au pied d'un mur dont la surface,
Par les secrets d'un art aussi sûr que hardi,
Au soleil assignant sa place,
Mesure le temps par l'espace,
Un peuple oisif, curieux, étourdi,
Courait pour prendre le midi.
Phébus pour lors était sous un nuage;
Le cas arrive souvent,
Et ce fut dans ce moment
Grand sujet de bavardage.
Chacun tenait une montre à la main;
C'est d'où naquirent les disputes.
Allons-nous-en, dit l'un, nous reviendrons demain;
Il est passé. — Passé ! dit un voisin,
Il s'en faut plus de trois minutes.
Bon ! reprit l'autre, il est le quart;
Le quart tout juste, et je parie.
Aussitôt un autre repart :
Vous avancez, il est moins tard
De cinq minutes et demie.
Ainsi chacun se chamaillait,
S'échauffait et s'égosillait,
Ne s'en voulant rapporter qu'à sa montre

Qu'aucune autre n'appareillait.
Un seul homme en cette rencontre
Se tenait coi, ne disait mot;
(C'était un sage, on le prit pour un sot.)
Il reste seul, chacun déloge;
Et tous, croyant avoir raison,
Au caprice de leur horloge
S'en vont soumettre leur maison.
Phébus alors perce la nue,
Et du midi l'heure attendue
Se marque tout juste au cadran.
L'homme sage y fixe la vue,
Et profite seul du moment.

Suivons l'exemple du sage
Qui, cherchant la vérité,
Attend en tranquillité
Qu'elle ait percé le nuage.

XI.

LA VÉNUS D'APELLE.

Un peintre grec, c'était Apelle,
Avait à peindre une Vénus.
L'embarras fut de trouver un modèle.
Où le chercher ? c'était abus.
Apelle y suppléa par un beau stratagème.
Dans son étude il assembla
Jeunes objets d'une beauté suprême ;
Puis il choisit le front de celle-là,
Les yeux de celle-ci, le teint d'une troisième,
Le sein d'une autre, et cætera.
Ainsi les plus belles parties
De chaque objet, avec art assorties,
Firent un tout de parfaite beauté
Presque semblable à la divinité.

Que ne faisons-nous même ouvrage
Pour réunir en nous plus de vertus ?
Empruntons de chacun ses divers attributs,
Et formons-nous à cette image :
Prenons la douceur d'un Titus,
D'un Alexandre le courage,
La probité d'un Régulus ;
Ajoutons-y la raison d'un Socrate,

La constance d'un Mithridate,
L'urbanité d'un Lélius
Et la franchise d'un Burrhus.
C'est ainsi qu'on façonne un divin caractère;
Et si ce plan n'était qu'une chimère,
Elle est belle du moins, et l'essai du projet
Ne peut être que salutaire,
Même à moitié de son effet.
Mais ce n'est pas là ce qu'on fait:
Ce sont les biens de la fortune
Que l'on voudrait accumuler en soi;
La manie en est trop commune.
On voudrait réunir l'autorité d'un roi,
L'argent d'un publicain, la vigueur d'un athlète;
Voilà ce que chacun souhaite.
Fol et pernicieux espoir
D'un cœur gâté qu'un vain desir harcelle!
Employons le secret d'Apelle,
Non pour chercher à plus avoir,
Mais pour tâcher de mieux valoir.

XII.

LE JEUNE PRINCE ET LES POLISSONS.

Tête a tête avec son Mentor
Un jeune enfant était en promenade.
C'était un prince ; il était brodé d'or,
Car ces messieurs ont un air de parade
Dès leur enfance, et même en négligé.
Cet enfant si bien arrangé,
Fit rencontre auprès d'un village
D'autres enfants à peu près de même âge,
Mais bien différemment vêtus.
Un vieux pourpoint, pas davantage,
Les empêchait d'être tout nus :
Francs polissons, vrais malotrus
Qui barbottaient dans une mare,
D'où les drôles éclaboussaient
Par malice et sans dire gare
Les honnêtes gens qui passaient.
Le jeune prince en fit l'épreuve :
Ses bas tout blancs, sa plume neuve,
Son fin jabot, son bel habit,
Furent tachés. Il en eut du dépit ;
Et courant droit à la citerne impure,
Il s'en allait y ramasser l'ordure
Pour inonder à son tour l'ennemi.

Voilà l'instinct de la nature,
Qui trop souvent n'éclaire qu'à demi.
Mais le Mentor n'était pas endormi;
Il arrêta cette ardeur de bataille.
Soyez, dit-il, plus circonspect
Pour votre bien. Cette canaille
Qui n'a ni honte ni respect,
Est à l'abri de votre représaille
A la faveur de son état abject.
Leur élément c'est ce cloaque infect;
C'est de là qu'ils vous font la moue:
Et que faire pour les punir?
Ils sont plus sales que la boue
Dont vous prétendez les salir,
Et dont ils sauront vous couvrir.

Ainsi la raison désavoue
Tout honnête homme qui se joue
A de vils faquins sans honneur,
Que l'infamie élève au dessus du scandale.
Ils n'ont rien à perdre du leur;
La partie est trop inégale.

XIII.

LE JEUNE CHINOIS.[1]

DANS ce pays où les lettrés
Sont les seuls nobles et titrés,
Un jeune homme avec du courage,
De l'esprit, des talents, de l'émulation,
Avait aussi les défauts de son âge :
Paresse, impatience, inapplication.
En vertu de cet assemblage
Il avançait lentement à l'ouvrage,
Et prévoyait avec chagrin
Qu'à cinquante ans à peine il serait mandarin.
Désespéré de son inaptitude
Il était prêt d'abandonner l'étude,
Lorsqu'à la porte de Pékin
Il fit rencontre un jour d'une ouvrière
Qui sur une meule de pierre
Tournait sans cesse un gros lingot d'acier.
Que faites-vous, dit l'écolier?
Etes-vous folle, pauvre fille?—
Folle! nenni, monsieur, je sais bien mon métier;
De ce lingot je veux faire une aiguille;
Et plaise au ciel je la ferai

[1] Hist. de la Chine, vol. ij, pag. 3. Romans Chinois, vol. iij, pag. 143.

Tant et si bien l'aiguiserai;
Il n'y faut que du temps et de la patience :
La patience je l'aurai ,
Et le temps vient sans qu'on y pense.
Ces mots portèrent la clarté
Dans l'ame du jeune homme; il revint à l'école,
Se remit au travail avec ténacité;
Et n'ayant plus rien de frivole,
Aiguisa si bien son esprit
Qu'il devint docte, et fut en grand crédit.

Vous, jeunes gens qui lirez ce récit,
Profitez de la parabole.

XIV.

LES MARIONNETTES.

QUAND pour la première fois
Marionnettes parurent,
Petits et grands y coururent;
Et d'une commune voix
Tous crièrent au miracle.
L'entrepreneur du spectacle
En eut renom de sorcier,
Et le parterre grossier
Prit seigneur Polichinelle

Pour un démon familier.
Mais quelqu'un vit la ficelle,
Et s'en fut le déclarer ;
Dès qu'on connut le mystère,
Chacun traita de misère
Ce qu'il venait d'admirer.

C'est ainsi que souvent la scène politique
Offre en ses divers changements,
De merveilleux événements
Qui semblent un effet magique.
Gardons-nous bien de laisser voir,
Pour l'honneur de la république,
Les ressorts qui la font mouvoir.

XVI.

LE ROI OBSERVATEUR.

Un roi s'étudiait sans cesse à bien connaître
Les hommes dont il était maître ;
Puis selon le talent qu'ils avaient fait paraître
Il songeait à les employer.
Ce roi savait bien son métier.
Etant assis un jour sous son portique
Entre deux de ses courtisans,
Il regardait avec eux les passants,
Observant tout, comme était sa pratique,

Et faisant de tout son profit.
Survint un orage subit,
Une averse, un nouveau déluge ;
Chacun doubla le pas pour chercher un refuge,
Mais personne ne se plaignit,
Hors un quidam qui par mésaventure,
Serrant les murs pour s'abriter des toits,
Reçut du haut d'une masure
Un verre d'eau qui lui mouilla les doigts.
Ce n'était que de l'eau bien pure,
Mais il prit la chose en injure,
Et blasphêmant à haute voix
Il s'emportait outre mesure.
Oh! dit le roi, quel prodige est-ce là?
Voyez-vous cet homme qui jure
Pour une petite égoutture?
Et tous les passants que voilà,
Exposés à la morfondure,
Ne disent mot ; pas un seul ne murmure
Contre la pluie! Expliquez-moi cela.
L'un des seigneurs reprit : Sire, c'est chose sûre,
Personne ne murmurera
D'être mouillé quand il pleuvra ;
Tout ce qui vient du ciel est sacré pour les hommes :
Mais parmi tous tant que nous sommes,
Nul n'a le droit de vexer son prochain :
La goutte d'eau que nous jette un voisin
Nous semble un poids insupportable ;

Nul n'a le droit de vexer son semblable.
L'autre dit : Il est vrai; mais moi je trouve ici
Un nouveau sens encore, et le voici.
Cette eau du ciel qui tombe dans la rue,
Également se distribue
Sur les passants, chacun a même part;
L'égalité prévient la plainte ;
Mais le caprice ou le hasard
Adressent-ils à l'un quelque surcroît d'atteinte,
Comme il se voit souvent en fait d'impôts,
Le grevé se revolte, il s'exhale en propos,
Et ses plaintes sont légitimes.
Fort bien, reprit le roi, j'adopte vos maximes;
Et je prétends sans plus tarder
Les employer au bien de mon service.
Venez dans mon travail tous deux me seconder:
Je donne au premier la police,
Et les finances au dernier.

Ce roi savait bien son métier.

XVI.

LES DEUX PROFILS.

JADIS un peintre, dans la Grèce,
Cultivait ensemble à la fois
Et l'étude de la sagesse
Et celle de son art. C'est bien fait, et je crois
Que la bonne philosophie
Sert à tout et ne nuit à rien ;
Ceux dont elle règle la vie
En tout état font toujours bien.
Le sage artiste aux deux coins de sa porte
Fit placer un jour deux portraits
Peints de profil, et tous deux faits
Pour être en regard de la sorte.
Tous deux avaient semblables traits;
Même beauté brillait aux deux visages,
Hors en ce point, que l'une des images
N'avait pour œil qu'un grand emplâtre noir.
Or les passants attroupés pour les voir
Et les juger, comme c'était l'allure
Du peuple grec, se disaient tous :
Ce sont deux frères, voyez-vous ?
Comme ils sont beaux ! mais pourquoi la nature
A-t-elle privé l'un de la clarté des cieux,
Tandis qu'à l'autre, avec même figure,

Elle a donné de si beaux yeux ?
Lors le peintre : Apprenez, dit-il, à juger mieux,
Et souffrez qu'ici je vous donne
Une leçon qui vous peut profiter.
Ces deux portraits que j'ai fait apporter
Sont deux profils de la même personne
Qui n'a qu'un œil. J'ai fait la chose exprès,
Et dans ceci j'ai fait l'office
Des passions, qui ne montrent jamais
Qu'un seul côté dans les objets.
Pardonnez-moi cet artifice,
Et ne jugez plus désormais
Sans voir en entier les sujets.

XVII.

LE LION INCONSOLABLE.

L'UN des réduits d'une ménagerie
Tenait emprisonné le roi des animaux,
Avec un petit chien qui par étourderie
S'y vint fourrer à travers les barreaux.
Sa majesté le prit en complaisance,
Le rassura par son air de clémence,
Et bientôt en fit son ami.
C'était plaisir de le voir endormi
Près de la griffe redoutable,
Ou bien jouant avec les longs cheveux
Du lionceau, qui devenu traitable
Semblait sourire à tous ses jeux;
C'était plaisir de les voir mettre à table:
Quand la pitance paraissait,
Sire lion tout d'abord choisissait
La viande la plus délicate,
Et doucement avec sa patte
A son bon ami la poussait.
Par grand malheur un jour cette pitance
Arriva tard; la faim depuis longtemps
Se faisait sentir d'importance
Aux deux amis, tous deux gourmands.
Elle arrive à la fin. Le petit chien s'élance

Avidement pour en prendre sa part;
Le lion blessé du retard,
Et tourmenté d'une fièvre vorace,
Alonge sa griffe de chasse,
Et l'appuyant sur le petit pillard,
L'étend roide mort sur la place.
Cet accident fit deux trépas pour un;
Sire lion fit vœu de demeurer à jeun,
Et le maintint avec tant d'efficace
Qu'il en mourut.[1] Le trait n'est pas commun,
Et porte avec lui sa morale
Qui me semble être de grand sens :
Je l'adresse aux hommes puissants.
La vengeance du fort est toujours trop fatale,
Comme on le vit en cette occasion;
C'est la griffe du roi lion :
Elle écrase dès qu'elle appuie.
Et puis que reste-t-il? pleurs et mélancolie,
Regrets cuisants et juste désespoir;
On veut mourir, on s'en fait un devoir.
Voyez au sortir de l'ivresse
Le fier meurtrier de Clitus:
A son réveil il reprend ses vertus,
Il veut mourir, il va priver la Grèce
De son vengeur, de son héros;
Et quel honteux secours adoucira ses maux?

[1] Le fait est arrivé dans la ménagerie de Chantilly.

Les flatteurs viennent à son aide;
Avec succès ils osent lui prêcher
Qu'il n'a rien à se reprocher.
C'est guérir d'un beau mal par un vilain remède.

XVIII.

LE CORMORAN DE BON CONSEIL.

Un cormoran, pour pêcher plus à l'aise,
Se hasardait sur la mouvante glaise
Et s'avançait jusqu'au cœur d'un étang.
Un sien petit voulut en faire autant.
Le père, instruit par la nature,
Lui crie : Es-tu donc fou, mon fils ? garde-toi bien
De me suivre en cette aventure :
Arrête-toi, mon fils ; ce terrein ne vaut rien,
Je n'y marche qu'en défiance :
Ma force et mon expérience
M'enseignent à m'y soutenir
Avec un effort de mes ailes;
Mais les tiennes sont trop nouvelles
Et trop faibles pour t'y servir.

Vous, jeunes gens, qu'on voit courir
Au gré de votre convoitise
Avant que la raison puisse vous secourir,

Que la nôtre ici vous instruise.
Sachez qu'il ne faut que glisser
Sur les plaisirs [1] ; ce sont des terres
Marécageuses et légères
Où l'on doit craindre d'enfoncer.

[1] Les plaisirs ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter jamais le pied.
FONTENELLE, Dial. des morts, pag. 85.

XIX.

LES CARRIÈRES.

On m'a conté qu'un jeune roi
S'allait formant à son emploi
Par le régime des voyages.
Il conversait avec les sages
De tout pays ; car on en voit partout,
Quand on les cherche et qu'on en a le goût.
Il fut dans un pays où brillait la richesse,
Et qui, comme autrefois la Grèce,
Rassemblait les talents, les plaisirs et les arts.
Surtout la capitale attira ses regards :
Portiques, balcons et statues
Y décoraient toutes les rues ;
C'était un coup-d'œil sans égal.
Ah ! s'écria le voyageur royal,
Si je pouvais dans ma patrie

Rassembler d'aussi beaux objets ! —
Vous le pouvez avec de l'industrie,
Reprit un sage, et vos projets
N'ont rien qui ne vous soit facile.
Daignez me suivre aux portes de la ville ;
Vous y verrez notre moyen.
Ce moyen c'était les carrières
D'où l'on tirait marbres et pierres.
Voilà tout, dit le citoyen ;
Vous voyez ces masses énormes,
Elles prennent toutes les formes
A notre gré ; ce souterrein
Est un immense magasin
D'arcs triomphaux, de balustrades,
De groupes et de colonades :
Ainsi, seigneur, dans vos états,
Avec des carrières pareilles
Qui sans doute n'y manquent pas,
Vous ferez les mêmes merveilles.
Oui, dit le roi, j'entends cela ;
Mais il faut qu'une main habile
Sache tailler ces roches-là.
Oh ! sur ce point soyez encor tranquille,
Reprit le sage, et sachez qu'en tout lieu
Les hommes sont ou deviennent dans peu
Tout ce qui plaît à leur monarque.
Ainsi chaque règne a sa marque :
Sous Titus le peuple est humain,

Philosophe aveo Antonin,
Et guerrier avec Alexandre.
C'est la pierre à qui l'on voit prendre
La forme qu'il plaît au ciseau.

De tous vos attributs, rois, voilà le plus beau.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIEME.

FABLE I.

L'OISEAU ET LE SERPENT DE MER.[1]

Je vais conter un trait qui tient du merveilleux.
Mais qu'importe, s'il peut instruire ?
Quand même il serait fabuleux,
Ne suffit-il pas qu'on en tire
Quelque utile moralité ?
Au demeurant, je le trouve attesté
Par maint auteur. Et puis, que veut-on dire
Quand on prononce avec autorité
Qu'un certain fait passe toute croyance ?
En vertu de quel droit, de quelle expérience
Limitons-nous la possibilité ?
Nous pouvons bien avec quelque assurance
Décider de la vraisemblance,
Mais non pas de la vérité.

Sur un rivage d'Amérique

[1] L'*Ycrepomonga*, Serpent marin. Les animaux qui l'approchent se collent à son corps, et il en fait sa proie. Il vient quelquefois sur le rivage où il se resserre jusqu'à paraître fort petit. Si quelqu'un le touche de la main elle s'y attache de même, et alors le serpent reprenant toute sa grandeur, emporte sa proie dans la mer. *Hist. générale des Voyages*, tome XIV, page 301, art. du Brésil.

Certain oiseau pêcheur se promenait,
Guettant quelque proie aquatique
Dont avec les siens il dînait.
Il y vit un jour un reptile
Sortir des flots, se rouler au soleil,
Puis s'abandonner au sommeil.
La proie était friande, et paraissait facile :
L'oiseau s'approche à pas de braconnier,
Et puis d'un saut s'élance sur sa proie
Le bec ouvert; mais courte fut sa joie :
Et voici le trait singulier
Dont le détail peut être utile.
Dès que le bec posa sur le reptile,
Il s'y colla tellement et si fort,
Qu'il semblait que ce fût un sort.
L'oiseau veut s'aider de sa patte;
Mais à peine a-t-elle touché
A cette bête scélérate,
Que par la patte encore il se trouve attaché.
Lors le serpent, qui s'était par malice
Ratatiné pour tromper les passants,
Se renfle tout-à-coup par un rare artifice;
Et serrant de ses nœuds puissants
Le pauvre oiseau, l'emporte sous les ondes
Au sein de ces grottes profondes
D'où le retour n'est plus permis.

Ce récit faux ou vrai tient ce qu'il a promis.

N'y voit-on pas le sort de ces victimes
Qu'entraîne en de tristes abîmes
La volupté, ce serpent dangereux
Qui nous étouffe dans ses jeux?
Paisible et doux, son aspect nous invite :
Dès qu'on le touche, on est pris à sa glu;
Le monstre alors en tyran absolu
Nous saisit et nous précipite
Au piége qu'il nous a tendu;
Il n'est plus temps de songer à la fuite,
Et sans ressource on est perdu.

II.

LES BUCHERONS.[1]

CERTAIN successeur des Césars,
Celui qui de Thémis fit rédiger le code
Qu'il laissa trop long des trois quarts,
Bien qu'il soit encore à la mode :
Justinien se promenait
Dans un bocage solitaire;
Un courtisan l'accompagnait :
Un tout seul, et c'était Tibère,
Celui que le ciel destinait
A régner un jour sur la terre.

[1] Le beau cadre du Bélisaire de M. Marmontel, et le mot de Thémistocle dans Plutarque, ont donné occasion à cette fable.

Comme ils étaient à discourir
En cheminant, il survint un orage :
Les promeneurs aussitôt de courir
S'abriter sous l'épais feuillage
D'un beau platane ornement de ces bois.
Trois bucherons tout à-la-fois
Viennent y chercher leur refuge,
Sans compliments ; car en temps de déluge,
On sait que bucherons et rois
Au parapluie ont mêmes droits.
L'orage passe, et soudain la cognée
Est appliquée à l'arbre hospitalier.
Justinien en eut l'ame indignée :
Voyez, dit-il, ce trio meurtrier,
Race exécrable de vipère !
Détruire ainsi leur bienfaiteur !
Voilà donc l'homme ! il a bien mauvais cœur !
Oui, répliqua le généreux Tibère,
Oui, voilà l'homme ; et ce qu'on voit ici
Me fait songer au pauvre Bélisaire
Qui vous avait si bien servi.

III.

LES DEUX EXILÉS.

CHACUN sait que la Sibérie
Est un pays froid et lointain
Où règne encor la barbarie.
C'est pis que Quimpercorentin. [1]
Et c'est bien *là que le destin*
Conduit les gens quand il veut qu'on enrage.
On y voit des bannis de tout rang, de tout âge :
Force ministres, gens de cour,
Se persécutant tour-à-tour,
Comme est de ces messieurs la méthode ordinaire;
Et puis marchands, débiteurs malheureux
Qui sont réduits à la misère
Par des créanciers rigoureux.
C'est, dit-on, chose assez commune [2]
D'y voir ces pauvres commerçants
En peu de temps rétablir leur fortune
S'ils ont industrie et bon sens.
Quant à messieurs les courtisans,
Les mœurs de ce climat sauvage
Ne leur offrent qu'un avantage,

[1] Allusion aux vers de La Fontaine, dans la fable du Charretier embourbé.

[2] Voyez le Voyage de Gmélin en Sibérie, traduit par M. de Kéralio.

La guérison de leur ancienne erreur:
C'est encor mieux, et la richesse
Ne vaut pas le calme du cœur;
Mais tous n'ont pas cette sagesse.
Un d'entr'eux s'occupait sans cesse
A réfléchir sur ses malheurs;
Il en maudissait les auteurs,
Il en méditait les horreurs :
Les longues nuits, par leur tristesse,
Les longs hivers, par leur rudesse,
Augmentaient encor ses douleurs.
Comme il n'avait ni ruisseau ni fontaine
Aux environs de son domaine,
Il y voulut faire creuser un puits.
Chacun vint l'y servir; on plaignait ses ennuis;
On respectait son rang et sa misère.
On travaille à creuser la terre,
Mais vainement; le sol était gelé; [1]
Sa dureté brisait toutes les pioches;
On eût plutôt ouvert des roches.
Point d'eau par conséquent; et le pauvre exilé
Plus que jamais au désespoir se livre,
Versant des pleurs et rebuté de vivre,
S'il lui faut vivre en cet affreux pays.
Lors un de ceux qui travaillaient au puits,
Noble proscrit de vieille date :

[1] Voyez le même Voyage, tome j, page 412.

Seigneur, dit-il, ces tristes lieux
Dont l'aspect n'a rien qui vous flatte,
Vous les préférerez, en les connaissant mieux,
Au séjour d'une cour ingrate.
Imitez mon exemple et suivez mes leçons :
Je suis plus content d'avoir place
Dans ces forêts, dont la surface
Chaque hiver se change en glaçons,
Que dans ces lieux d'apparence trompeuse,
Où pour la vertu malheureuse
Les cœurs sont glacés jusqu'au fonds.

IV.

LE HÉRISSON.

Un bon auteur [1] a dit fort sagement :
Cherchez bien de Paris à Rome,
Vous ne verrez sot qui soit honnête homme.
Je suis en plein du même sentiment;
Je hais le préjugé vulgaire
A ce sujet, et ne saurais m'en taire.
Car enfin, dites-nous pourquoi
L'homme d'esprit ne vous inspire
Que la défiance et l'effroi,
Tandis que le sot vous attire?

1 J. B. Rousseau, dans l'Epître à Marot.

Sot et bon-homme ont même sens pour vous ;
En vérité c'est une honte.
En ceci nos voisins [1] sont plus sages que nous,
Et ne font pas un tel mécompte ;
Bon-homme est en leur langue un éloge complet.
En sont-ils meilleurs ? je l'ignore ;
Et ce point-là n'est pas de mon sujet.
Quoi qu'il en soit, je tiens qu'une pécore
N'est bonne à rien qu'à tout gâter ;
Et je prétends qu'il faut compter
Avec les sots plus qu'on ne pense.
Défions-nous d'une lourde apparence ;
Et sur ce point je me rappelle un trait
Qui me paraît venir fort bien au fait
Pour appuyer ce que j'avance.

Un philosophe en sa maison
Avait des bêtes à foison
Pour étudier leur allure,
Et, méditant sur leur nature,
De leurs instincts divers enrichir sa raison.
On rencontrait autour de lui sans cesse
Chats et singes de toute espèce,
Perroquets de toutes façons ;
Même il avait jusqu'à des hérissons.
Cet animal pesant, maussade et triste,

[1] Les Anglais.

N'était pas là pour la société ;
Mais tout est bon au moraliste ;
Il se plaît à suivre à la piste
L'animal le plus hébêté,
Et lui donne place en sa liste
S'il fournit une vérité.
Un jour le cuisinier, qui s'était écarté
Pour éplucher les herbes du potage,
(Car il faut de la soupe au sage)
Trouve en rentrant son bouillon répandu,
La viande à terre, et dedans la marmite
Un vilain cas tout fraîchement pondu. [1]
Lors, s'en prenant à l'engeance maudite
Des chats ou des guenons, le cuisinier médite
D'en faire exemple, et court tout éperdu
Raconter la chose à son maître.
Le sage était à sa fenêtre,
Et de ce poste avait tout vu.
Oui j'ai tout vu, dit-il, et je vais vous apprendre
Ce qu'il faut penser de ceci.
Singes ni chats n'ont aucun tort ici ;
Un hérisson tout seul nous a fait cet esclandre.
Cet incident peut vous surprendre,
Et l'animal à large dos
Vous paraît trop lourd et trop gros

[1] Voyez l'article du Hérisson, dans l'histoire naturelle de M. de Buffon. Le fait est arrivé chez lui.

Pour le soupçonner d'artifice :
Moi qui connais les animaux,
Je sais depuis longtemps que c'est chez les plus sots
Qu'on trouve la pire malice.

V.

LES ESPRITS MALADES.

PARLONS ici d'une erreur trop commune,
Et qui nous vient d'un esprit mal réglé.
Un homme de pauvre fortune
Tomba malade, eut le cerveau troublé;
Et durant cette frénésie,
Possesseur des plus beaux objets,
Jardins charmants et somptueux palais
Occupèrent sa fantaisie.
Tout disparut avec le délire fiévreux.
Notre homme se crut malheureux
Quand il reconnut sa chaumière.
Quoi ! dira-t-on, une chimère
Régner sur nous jusqu'à ce point ! —
Le fait est vrai, je n'exagère point.
Eh ! voyez ce sexagénaire
Dont le cœur encor libertin
Ne renonce qu'avec chagrin
Aux illusions de la vie;
Ne fait-il pas même folie?

Est-il guéri de quelque erreur ?
Jeune, il vécut dans le délire
Des passions ; vieux, il soupire
De la perte d'un faux bonheur.

VI.

JUPITER ET LE ROSSIGNOL.

Un jour au trône de Jupin
Le rossignol alla se plaindre,
Se lamentant à la mi-juin
De voir si tôt sa voix s'éteindre :
Lui qui fait l'ornement et le charme des bois,
Être réduit à ne chanter qu'un mois,
Deux tout au plus ; la chose est bien cruelle.
Il déduisit toute sa kyrielle
Mieux que je ne fais mille fois ;
Il avait un reste de voix,
Et la mienne n'est pas si belle.
Jupin sentit sa bonté paternelle
S'en émouvoir ; et se rongeant les doigts,
Il rumina s'il changerait les lois
Dont se plaignait la tendre Philomèle.
Puis quand il eut le tout examiné,
Ainsi, dit-il, tu m'as presque entraîné,
Mais je ne puis exaucer ta prière ;
Et je te vais développer l'affaire.

Pour chanter au gré de tes vœux
D'un bout à l'autre de l'année,
Il faudrait que ta destinée
Fût d'être toujours amoureux;
Et puis c'est le printemps qui fait naître tes feux :
Il faut donc qu'il dure sans cesse?
Or vois un peu quelle détresse :
Point d'été, point de fruits, et jamais de moissons;
Le tout pour avoir des chansons.
Le bon Jupin raisonnait à merveilles;
Et je m'afflige, en vérité,
Que l'on pousse la liberté
Jusqu'à lui rompre à tout coup les oreilles.
Que d'indiscrétions qui fatiguent les cieux !
Ce n'est pas tout; et la terre a ses dieux
A qui cent demandes pareilles
Chaque jour passent sous les yeux.
Voilà le pis, car la sagesse
Etant moindre ici que là-haut,
Comment un roi que chacun presse,
Surtout s'il a bon cœur, et c'est un beau défaut,
Pourra-t-il s'astreindre sans cesse
A ne donner que ce qu'il faut?

VII.

LES MOUTONS QUI DÉPÉRISSENT.

Le possesseur d'un grand troupeau
Qui d'abord était gras et beau,
Un jour visitant sa prairie,
Trouva l'ouaille dépérie.
Il en ressentit du chagrin,
Et voulut éclaircir l'affaire.
Il fut interroger Robin;
Car alors la gent moutonnière,
Et surtout le gentil Robin,
Favori du propriétaire,
Avait la parole à la main.
Qu'avez-vous donc, mes enfants, dit le maître?
Vous a-t-on jeté quelque sort?
Parlez, Robin; dites qui vous fait tort;
Je veux sans délai le connaître.
Oui, dit Robin dans son patois champêtre;
Oui, mon maître, vous saurez tout.
Mettez-vous là tout nud de l'un à l'autre bout.
Comment tout nud? — Oui tout nud sans chemise.
Mais songe donc au vent de bise. —
Robin repart : Cela doit être ainsi
Si vous voulez être éclairci,
Et concevoir la juste idée

De ce qui fait votre souci.
La confiance était si bien fondée
Que la chose fut accordée.
Notre homme se dépouille, et le vent de souffler.
Robin, dépêche, ou je me sens geler,
Dit le patron. Eh bien, reprit la bête,
Rhabillez-vous, cela suffit;
Vous connaissez nos maux, puisque sans votre habit
Vous ne pouvez supporter la tempête.
Votre fermier, pour doubler le profit,
Nous tond deux fois par an; vous avez plus de laine
Et plus d'écus; mais nous dans cette plaine,
Rasés jusqu'à la peau, sans ombre de toison,
Nous y périssons par douzaine
Sous les rigueurs de l'arrière-saison.

Rois, écoutez Robin: la chose en vaut la peine;
Et ne prenez pas pour aubaine
Toute hausse de revenus;
Sachez l'état des bergeries,
Et craignez que dans vos prairies
Les moutons ne restent trop nus.

VIII.

LES JEUNES CHIENS COUPLÉS.[1]

DANS un équipage de chasse
Bien éduqué quoique nombreux,
Deux jeunes chiens de bonne race,
Médor et la belle Candace,
Semblaient l'un de l'autre amoureux.
On les voyait ensemble à tous les jeux,
Ensemble à toutes les querelles;
C'était une amitié de celles
Que l'on se promet éternelles ;
Et dont l'histoire offre un exemple ou deux.
Près d'un an se passa dans les jeux du bas âge.
Puis vint le temps d'aller au bois,
Pour s'y former tout à-la-fois
L'odorat, l'allure et la voix.
Le commandant de l'équipage
Coupla Candace avec Médor;
Pour deux amis cet esclavage
Devait être une chaîne d'or.
Mais point du tout; bientôt la gêne
Joua son jeu, vint tout gâter.
L'un veut courir, l'autre veut s'arrêter;

[1] Dodslei, origin. Fab.

Chacun se met à tirer sur sa chaîne
En sens contraire, et voilà nos amis
Grinçant les dents d'être ainsi réunis.
Enfants, dit un vieux chien, sachez donc vivre ensemble,
Et n'imitez pas ces époux
Qui ne trouvent plus que dégoûts
Dans le devoir qui les rassemble.
C'est le lot des humains : ne soyez pas si fous.
Qu'une mutuelle indulgence
Maintienne toujours entre vous
Les égards et la complaisance ;
Votre joug en sera plus doux.

I X.

LE VOYAGEUR, LES CIGALES ET LES GRENOUILLES.

Un cavalier trottant à ses journées
Faisait chemin à travers des prés verts
Où des cigales forcenées
L'assaillirent de leurs concerts.
Plus loin un étang se présente,
Et grenouilles d'y croasser.
Le voyageur s'impatiente:
Comment, dit-il, on ne pourra passer
Sans que grenouilles ou cigales
Ne s'en viennent vous harasser

De leurs musiques infernales!
Oh ! de par Dieu, je les corrigerai
Avec mon fouet, et purgerai
Ce beau pays, d'une si laide engeance.
Disant ces mots, il court à la vengeance ;
Met pied à terre, espadonne du fouet
A droite, à gauche, et tient ce qu'il promet.
Vous eussiez cru voir en champ de bataille
Le fier Roland s'escrimant à souhait,
Et fustigeant la payenne canaille.
L'histoire dit que quelque funéraille,
Par-ci par-là signala ce haut fait ;
Mais le héros y perdit tout-à-fait
Son fouet, son temps, et manqua la dînée.

Voilà, dit-on, la destinée
De ces écrivains pétulants
Et trop jaloux de leurs talents,
Qui dans le chemin de la gloire
Se détournent à tout moment
Pour venger le petit déboire
D'un sifflet, d'un croassement.
Quelque facile et honteuse victoire
Assouvit leur orgueil chagrin ;
Mais ils se sont écartés du chemin
Qui mène au temple de mémoire.
Les bons auteurs [1] d'où j'ai tiré ceci,

[1] Boccalini, Le Spectateur, Voltaire.

L'adressent, comme on voit ici,
Aux écrivains que blessent les critiques;
Quant à moi, je l'étends aussi
A tous agents des affaires publiques.
Vous, généraux, ministres, politiques,
Allez au but; poursuivez vos labeurs
Sans prendre garde aux satiriques,
Et sans écouter les frondeurs.

X.

LA GUÊPE ET L'ABEILLE.[1]

DEUX jeunes gens écoutent un Mentor
Qui leur dit des vérités d'or:
Leur peignant avec énergie
La briéveté de la vie,
Le temps qui fuit, et la nécessité
D'en profiter à mesure qu'il passe.
L'un saisit cette vérité
Dans le bon sens, et tout de suite embrasse
Le généreux parti de la vertu.
L'autre, suivant un chemin plus battu,
Conclut qu'il faut sans mesure et sans cesse,
Des voluptés entretenir l'ivresse,
Et ne devient qu'un garnement.

[1] Dodslei, origin. Fab.

Pourquoi cela ? D'où vient la différence
Entre les fruits d'un même enseignement ?
Je n'en sais rien, et dans mon ignorance
Je m'en rapporte bonnement
A la réponse que l'abeille,
Bête de grand entendement,
Fit à la guêpe en matière pareille.

Toutes deux de la même fleur
A leur profit exprimaient la substance.
La guêpe dit : Voisine, quand j'y pense,
J'admire bien votre bonheur.
Nous tirons notre subsistance
Des mêmes sucs ; vous en faites le miel
Qu'on sert, dit-on, à la table du ciel,
Et qui vous fait chérir par toute terre ;
Moi je n'en fais qu'une matière
Qui, comme moi, n'est bonne à rien.
Aussi ! que votre sort est différent du mien !
Mais, dites-moi, comment nourriture pareille
Produit-elle effets si divers ?
C'est ta faute, reprit l'abeille ;
Tu la digères de travers.

XI.

LE CHAT QUI VEUT FAIRE FORTUNE.[1]

Un chat vivait petitement
Chez une bonne vieille au quatrième étage,
Où quelques miettes de fromage
(Et même encor bien rarement)
Faisaient son meilleur aliment.
Quand par hasard la pauvre bête
Prenait quelque maigre souris,
C'était bombance, jour de fête,
Un repas de gens de Paris.
Un jour étant sur la gouttière
Il vit un autre chat, mais si beau, si dodu,
Qu'il en resta tout éperdu.
Seigneur, dit-il, n'osant l'appeler frère,
Dieu vous maintienne en ce joyeux état!
Et protégez un pauvre homme de chat
Que vous voyez dans la misère.
Oui, reprit le chat gras, je te protégerai,
Et chez le roi t'introduirai.
Je suis connu de ses gens de cuisine;
Dès ce soir je les préviendrai,
Et demain te présenterai.

1 Pilpay.

Je veux te rendre un chat de bonne mine.
Adieu, l'ami; dors bien en m'attendant;
Je reviendrai te prendre, Dieu m'aidant,
Demain matin sur ce toit. Le chat maigre
Bondit de joie, et tout allègre,
Retourne au gîte où cependant
Il dormit peu. L'aspect de la fortune
Tient l'œil ouvert mieux que le clair de lune.
Le lendemain pour abréger
N'attendant pas qu'on le vînt protéger,
Le candidat tout seul aux cuisines royales
Fut dès l'aurore se loger.
Tout autour du garde-manger
On avait mis les amorces fatales
D'un gobet aux rats destiné;
C'était du lard empoisonné.
Le pauvre chat ignorait ce manège;
Il vit le lard blanc comme neige,
Fondit dessus et s'en reput.
Je ne sais pas s'il en mourut;
Mais je sais bien que semblables fortunes
Sont dans le monde assez communes
Pour ceux que trop d'avidité
Conduit aux lieux où les biens et les places,
Sous de séduisantes surfaces,
Cachent un poison apprêté
Des mains de la malignité.
En pareil lieu que nul ne se hasarde

A faire un pas sans tâter le terrain ;
Et surtout qu'on prenne bien garde
Aux appâts mis sur le chemin.

XII.

LA VENGEANCE DE JUPITER.

Dans le premier âge du monde,
Par les besoins communs les hommes attroupés,
Etaient sans relâche occupés
A rendre la terre féconde ;
Et ce travail donnait à tous
La richesse et l'indépendance,
La paix, la force et l'abondance ;
Ils jouissaient du bonheur le plus doux.
Mais ce bonheur ne dura guère ;
L'orgueil vint se fourrer parmi ;
L'homme se crut dieu de la terre,
Et ceux du ciel, si bienfaisants pour lui,
N'eurent plus ses vœux qu'à demi.
L'Olympe en murmura : la céleste assemblée
Porta sa plainte à Jupiter.
Il ne faut plus tonner en l'air,
Lui dirent-ils, la mesure est comblée ;
Il faut anéantir cette race d'emblée.
Non pas, dit le père commun ;

Le châtiment n'est opportun
Qu'afin de corriger, mais non pas pour détruire;
Et je vais en employer un
Qui vengera les droits de notre empire.
Il saura punir les humains
De ces impertinents dédains
Qu'un sort trop heureux leur inspire.
Lors, ridant son front redouté,
Il produisit l'Oisiveté ;
Et, l'envoyant en diligence
S'établir parmi les mortels :
Voilà, dit-il, de quoi repeupler nos autels,
Et punir cette sotte engeance.
Partout où l'homme recevra
Ce don fatal, tout aussitôt naîtra
A ses côtés la cruelle Indigence ;
C'est assez pour notre vengeance.

XIII.

LES VENTS.

Aux temps passés on dit qu'Éole
Un jour à certain matelot
De ses autels zélé dévot,
Foi de dieu, donna sa parole
D'exaucer le premier souhait
Qu'il lui semblerait bon de faire.
L'occasion ne tarda guère
De recourir à ce bienfait.
Notre homme avait peu de conduite;
Il s'embarqua par un gros temps
Dans une barque assez petite
Qui devint le jouet des vents.
Bientôt agrès, mâts et haubans
Sont emportés par la tempête;
Et le nocher perdant la tête,
S'allait briser contre des bancs.
Lors le dévot au dieu s'adresse,
Et le sommant de sa promesse,
Le conjure en termes précis
De renfermer sous sa montagne
Pour tout le temps de la campagne
Tous les vents, jusqu'aux plus petits.
Qu'arriva-t-il? une bonace

Vint soudain enchaîner les flots,
Et l'esquif cloué dans sa place
Reste immobile sur les eaux :
Si bien que ce fatal repos
Fut plus funeste à l'équipage
Que n'aurait pu l'être l'orage,
Qui peut-être eût eu bonne fin.
Tout le monde mourut de faim.

Un bon auteur[1] que je n'ai point de honte
De dérober pour mon profit,
M'a fourni le sens de ce conte.
Il assure que quand Dieu fit
Les passions, il les fit à bon compte.
Ce sont, dit-il, ces vents divers
Qui quelquefois troublent les mers,
Mais sans lesquels on ne peut faire route.
Pour s'en aider il est un art sans doute ;
C'est la raison, le meilleur des nochers,
Qui nous dirige à travers les rochers.
Servons-nous-en avec courage ;
Mais n'allons point par crainte du naufrage
Au calme plat condamner notre cœur ;
L'inaction et la langueur
Sont encor pires que l'orage.

[1] Pope.

XIV.

L'ORIGINE DES PIGEONS RAMIERS.

Ecartez-vous un peu de la nature,
Vous finirez par l'outrager.
Voilà le train, c'est chose sûre,
Et j'en trace ici la peinture
Sous les traits d'un conte léger;
C'est en riant que je veux corriger.

Deux pigeons faisaient bon ménage :
Toujours ensemble au colombier,
Et toujours ensemble en voyage.
Que le métier du mariage,
Fait de la sorte, est un joli métier !
En voltigeant autour de leurs domaines,
Ils se trouvèrent un beau jour
Près d'une vaste basse-cour
Où poules étaient par centaines,
N'ayant pour leur amusement
Que deux ou trois coqs seulement.
Des voyageurs la surprise fut grande ;
Et tout d'abord la colombe demande
Pourquoi cela? D'où vient que parmi vous
Chacune n'a pas son époux,

Selon le vœu que la nature inspire?
Il s'en faut bien, reprit en soupirant
Une poulette du couvent,
Ou du sérail, comme il vous plaira dire;
Et ce dernier est mieux d'accord,
A mon avis, avec le sort
Dont poulette en secret soupire.
Lors le pigeon : Mais, dit-il, quel délire!
Quoi! vous êtes dans ce manoir
Pour si peu d'époux tant de femmes!
Dites-moi comment donc, mesdames,
Les coqs voisins peuvent-ils se pourvoir?
Helas! dit la poule attendrie,
L'espèce est rare, et nos tyrans
Font grace à peu de nos enfants;
On les prive avec barbarie
Ou de la vie, ou du moyen
De la donner un jour à d'autres.
Grand Dieu! quels malheurs sont les vôtres,
Dit le pigeon, et que votre entretien
Vous coûte cher! L'homme est un grand vaurien!
Fuyons, fuyons ces gens qui par caprice
De la nature osent frauder les droits,
Se font un jeu d'en violer les lois,
Et portent enfin l'injustice
Jusqu'au point d'étouffer sa voix.
Disant ces mots, nos pigeons s'enfoncèrent
Dans l'épaisseur des plus sombres halliers;

Et ce fut là qu'en paix ils commencèrent
La race des pigeons ramiers.

X V.

LE NAIN ET LE GÉANT.

Tout ici-bas, dit-on, est vanité :
Je le veux croire, et j'ai bien assez d'âge
Pour avoir vu que la frivolité
Se mêle à tout en ce siècle volage :
Le siècle y fait, et le pays aussi.
Or j'ai noté ce qui se passe ici ;
Et j'ai tant vu de vaines glorioles,
Tant de chagrins pour des objets frivoles,
Que je me tiens assuré de ceci.
Mais si quelqu'un, refusant de me croire,
De nos pensers disputait le néant,
Qu'il s'amuse à lire l'histoire
De mon nain et de mon géant.
Tous les deux étaient au service
D'un roitelet du Tirolois.
Le nain était plein de malice,
Le géant plein d'orgueil; et tous deux à la fois
Briguaient la faveur de leur maître,
Qui d'autre part prétendait être
Le plus heureux de l'univers

En possédant ces deux monstres divers.
C'était entre eux haines mortelles;
Niches du nain, fureurs du Goliat;
Et le seigneur à ces plates querelles
Mettant du prix et donnant de l'éclat,
Rendait leurs guerres éternelles.
Le nain était assez embarrassé;
Il eût voulu souffletter le visage
Du Brobingnaç[1] pour lui mieux faire outrage;
Mais ce visage était trop haut placé.
Or un beau jour, c'était un jour de fête,
Jour de gala pour tous les Tirolois,
Le nain roulant dans sa petite tête
Quelque trait piquant et narquois,
S'avisa d'un tour assez drôle.
En paraissant jouer son rôle
De fagotin, il se glissa
Entre les deux souliers du sire;
Jusqu'à la boucle il se hissa,
Et la détacha sans rien dire.
Le géant alors se baissa
Pour raccommoder sa chaussure.
C'était justement la posture
Que le petit coquin voulait;
Et se trouvant comme il fallait
Au niveau de l'énorme joue,
Il la régala d'un soufflet,

[1] Race de géants dans Gulliver.

Et s'enfuit en faisant la moue.
Chacun en rit, le succès fut complet:
Aussi notre petit atôme,
Montrant son ennemi du doigt,
Se crut David après ce bel exploit;
Ou pour le moins se crut en droit
Aux Amadis d'ajouter quelque tome.
Durant ceci le géant soufflетé
Pleurait, dit-on, comme un pauvre hébêté.
Moi j'aurais ri, mais le colosse
Fut prêt à mourir de chagrin,
Prenant pour une injure atroce
L'espiéglerie et l'adresse du nain.

Convenons-en, voilà le train du monde;
C'est sur d'aussi minces objets
Que souvent le vulgaire fonde
Des triomphes ou des regrets.

XVI.

LES GRENOUILLES ET LES ROSEAUX.[1]

En de certains marécages
Pleins de joncs et de roseaux,
Maintes grenouilles peu sages
Murmuraient au fond des eaux
Contre ces maudits herbages
Qui, leur cachant l'horison,
Les tenaient comme en prison;
Et puis c'était un obstacle
Pour se donner en spectacle
Durant la belle saison.
Un jour le propriétaire
Fit nettoyer son marais;
Roseaux furent mis par terre;
Et grenouilles désormais
Purent, se montrant au monde,
Sur la surface de l'onde
Etaler tous leurs attraits.
Ce fut alors grande joie
Chez le peuple barbotant;
Il fut heureux un instant.
Mais bientôt l'oiseau de proie

1 Camerarius, fab. 426.

Leur fit regretter les joncs
Où leur vie était obscure,
Mais douce, tranquille et sûre.
Bientôt cormorans, hérons
Qui rodaient aux environs,
Voyant à la découverte
Grenouilles se pavaner,
En firent leur déjeûner.
Ainsi la peuplade verte
Apprit qu'on court à sa perte
Quand on sort de son état
Pour vivre avec plus d'éclat.

L'éclat attire l'envie :
Ce sage du temps passé
Qui disait, Cache ta vie,
Disait un mot bien sensé.

XVII.

LE TAILLEUR.

CERTAIN tailleur habile en son métier,
Voulait introduire la mode
D'un habillement singulier,
Mais de bon goût, leste et commode.
Il employa tout son avoir
A faire une emplette choisie
Des plus beaux draps, et mit tout son savoir
A les tailler selon sa fantaisie.
Puis le tout emmagasiné,
Il afficha sur sa boutique
Un beau patron bien dessiné
Où se voyait sa nouvelle pratique.
Le dessin plut, et chalands de venir
Au magasin pour se fournir.
Jusqu'alors l'affaire était bonne ;
Mais il y manquait le grand point.
Chacun voulut essayer un pourpoint :
Il se trouva qu'ils n'allaient à personne.
La mode ne réussit point.

Ceci convient aux faiseurs de système,
En fait de mœurs, de police et de lois,
Qui, selon moi, ressemblent quelquefois

A ce tailleur. Leur objet est le même;
Réforme utile au citoyen :
Voilà le but, et tout va bien
Sur le papier. L'intention est pure,
Les matériaux excellents,
Les ouvriers pleins de talents;
Mais on n'a pas pris la mesure.

XVIII.

L'ENFANT ET LE MATIN.[1]

Un jeune enfant se promenait,
Et chemin faisant déjeûnait.
Un mâtin lui tint compagnie,
Vint le flatter, et léchant son habit
Avec un air de courtoisie,
Gagna son cœur. L'adolescent le prit
Pour un ami du meilleur acabit :
Il lui rendit caresse pour caresse,
Et pour s'assurer sa tendresse
Par un bienfait qui le sût enchaîner,
Il lui donna son déjeûner.
C'était le but du parasite;
Dès qu'il eut happé le morceau,
Il prit vilainement la fuite,

[1] Desbillons, liv. xiij, fab. 12.

Et laissa là le jouvenceau
Fort stupéfait de sa conduite.
Elle n'est pas rare pourtant;
Et dans les lieux que la Fortune habite
On en voit tous les jours autant.

XIX.

LE PAYSAN ET LA CIGOGNE.[1]

Un paysan avait son bien en prés,
Et gémissait de les voir dévorés
Par des canards et par des grues,
Races, comme on sait, fort goulues.
Il s'avisa d'un tour assez adroit;
Et nuitamment, sous les herbes touffues
Il s'en alla placer en maint endroit
Piéges divers, cachés de sorte
Qu'on ne pût les apercevoir.
Dès le lendemain la cohorte
Vint donner dans le pot au noir :
Tous furent pris, et la besogne
Réussit au gré du patron.
Or au milieu de ce peuple larron
Vivait alors une cigogne:
Demandez-moi pourquoi; je n'en sais rien.

[1] Desbillons, lib. iij, fab. 8. Ésope, fab. 175.

Devrait-on voir les gens de bien
Vivre en mauvaise compagnie?
Dame cigogne en fut punie;
Elle fut prise au trébuchet;
Même elle s'y blessa la patte,
Et le fermier l'allait mettre au crochet
Comme la horde scélérate.
Mais il était prudent et généreux;
Il reconnut l'oiseau blanc qu'on révère
En tant de lieux, et qui purge la terre
De ces reptiles dangereux
Qui font à l'homme une mortelle guerre.
Il lui rendit la liberté.
Viens, dit-il, oiseau débonnaire,
Viens sur mes toits en toute sûreté
Jouir de l'hospitalité.
Le doux repos guérira ta blessure;
Mais retiens de cette aventure,
Qu'on doit s'attendre à la calamité
Quand avec gens de perverse nature
On se met en société.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE I.

LES DEUX FRÉRES.

On me conta l'autre jour une histoire
Que je trouvai fort à mon gré.
N'avez-vous jamais rencontré
De ces hableurs de cour qui, s'il faut les en croire,
Ont tout prévu, tout pénétré,
Tout dit, tout fait, tout opéré?

Un de ces messieurs-là fit un tour en province
Chez un sien frère, homme tout différent:
Caractère modeste et franc,
Bon citoyen, bon serviteur du prince;
Du reste, faisant peu de cas
De la cour et de ses tracas.
Le courtisan ne parlait d'autre chose;
Et tous les jours, la gazette à la main,
Faisait entendre dans sa glose,
Qu'il était l'auteur clandestin
Des changements que ce théâtre expose.
Aussi, disait-il, ai-je l'art
D'être l'ami de quiconque prend part

A la faveur : dirigeant mes allures,
Mes liaisons, suivant les conjonctures.
Fort bien, reprit le campagnard;
Mais pour cela te croirai-je prophète?
Observe un peu la girouette :
Elle tourne à tout vent; elle est toujours d'accord
Avec celui qui souffle, et par là nous l'indique;
Mais si jamais elle se pique
De le former, n'aurait-elle pas tort?

II.

LES RATS DE NORVÈGE.[1]

Aux confins de la Laponie
Il est une espèce de rats
Qui, se formant en colonie,
S'en vont parfois chercher d'autres climats.
Quant à cela, je les approuve
D'abandonner un ciel si rigoureux;
J'en ferais autant, mais je trouve
Qu'il faudrait s'y prendre un peu mieux.
Leur méthode est trop mal-adroite;
Amateurs de la ligne droite,
Ils la suivent avec excès.

[1] La description de cette espèce de rats se trouve dans le Journal Étranger, volume de mai 1754, page 36.

Trouvent-ils rivière ou marais,
Précipice, abyme? ils s'y jettent;
Rencontrent-ils ennemis qui les guettent,
Loups ou renards, écumeurs de forêts?
Entre leurs pattes ils se mettent
Tête baissée, et ne suivant
Qu'un sot instinct qui les pousse en avant.
Or une fois ils voyagèrent
Jusqu'à la mer, et d'abord s'y plongèrent
Sans examen, comptant la traverser
D'un bout à l'autre, et plus loin s'avancer.
En vain une grosse hirondelle,
Oiseau marin que nous nommons Gualan,
Les avertit, leur dit : C'est l'océan;
Mes amis, retournez-vous-en;
Moi-même, et pourtant j'ai bonne aîle,
Je n'oserais en mes plus grands efforts
M'aventurer trop loin des bords.
Le bon oiseau, comme une autre Cassandre,
Disait d'or, mais parlait en l'air.
Nos rats ne daignèrent se rendre
A ses avis : ils battirent la mer
Avec fureur tant qu'ils le purent;
Et puis à la fin ils en burent,
Et s'en allèrent chez Pluton
Traverser tout droit l'Achéron.

Quelle morale salutaire

Pouvons-nous retirer d'ici ?
J'en découvre une, et la voici :
C'est fort bien fait en toute affaire
De marcher droit sans s'écarter ;
Mais il ne faut pas s'entêter.
Dieu nous garde d'un caractère
Qui ne sait jamais s'arrêter !

III.

LA CAILLE, LA BÉCASSE ET LE VIEUX CORBEAU.

DÉJA transie aux premiers jours d'automne,
La caille en prudente personne
Allait partir pour les climats
Où la bise ne souffle pas ;
Et d'autre côté la bécasse
Venait gaîment pour prendre place
Dans nos buissons imbibés de verglas.
Toutes les deux se rencontrèrent ;
Toutes les deux se remontrèrent,
Et s'accusèrent à l'envi
D'avoir pris le mauvais parti.
Un vieux corbeau témoin de leur querelle
Se mit à rire, et leur dit : Mes enfants,
Vous raisonnez avec peu de bon sens :

Laissez ce lot à l'humaine séquelle.
Chez les humains, surtout ceux d'aujourd'hui,
Régenter ou blâmer autrui
Voilà le train : doit-il être le nôtre ?
Eh ! n'est-ce pas pour le bonheur de tous
Que ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre?

Tout est bon ou mauvais pour nous,
Suivant les besoins et les goûts.

IV.

LA CAVALE ET SON PETIT.[1]

Une cavale élevait son enfant
Dans un excellent pâturage.
Rien n'y manquait : eau pure, tendre herbage,
Ombrage frais ; et cependant
Le quadrupède adolescent
En fut bientôt dégoûté. Quoi ! ma mère,
Toujours même lit, même chère !
Est-ce donc vivre que cela ?
Ces lieux sont beaux ; mais par-delà
Je gagerais qu'on trouve mieux encore.
Allons, ma mère. —Allons, dit la jument :
Il faut calmer l'ardeur qui te dévore ;

[1] Desbillons, lib. v, fab. 9.

Partons, mon fils, et demain dès l'aurore
Allons tâter du changement.
Au point du jour ils traversent les plaines,
Grimpent les monts, se donnent mille peines,
Et tout cela sans rien voir de nouveau.
C'était des prés, et des bois, et de l'eau
Comme chez eux; et même en leurs domaines
Tout s'y trouvait et meilleur et plus beau.
Enfin au bout de la journée,
Lorsque la nuit eut brouillé l'horison,
La mère ayant à la maison
Par une route détournée
Sa géniture ramenée,
On soupa bien. Le poulichon
Se récria sur la pâture :
Exquise et tendre nourriture;
Puis s'endormit sur le gazon
Rêvant à sa bonne aventure,
Et concluant que la nature
Met le bonheur dans la diversité,
Le changement, la nouveauté.
Le lendemain en r'ouvrant la paupière,
Il reconnut les lieux et son erreur.
Grande surprise; et dans son cœur
Il se disait : Comment se peut-il faire
Que cet herbage qui naguère
M'affadissait, me semblait odieux,
Soit devenu délicieux

En une nuit? — Non, non, reprit la mère,
L'herbage est tel qu'il a toujours été;
    La jouissance journalière
    T'en avait seule dégoûté;
Je t'ai guéri de la satiété
En te trompant; souviens-t-en pour la vie.
    Quand le bonheur est près de nous,
    Mon fils, n'ayons pas la folie
    De l'écarter par nos dégoûts.

V.

LE DINDON.

Dans une vaste basse-cour
Vivaient poules, dindons, et faisans et pintades,
    Dessous les lois d'un maître assez balourd,
Et qui de plus était fort sujet à boutades.
    Il se mit dans la tête un jour
D'avoir un favori parmi sa volatile;
    Et justement son choix et son amour
        Tombèrent sur un imbécile.
        Ce fut au plus sot des dindons
        Qu'il accorda la préférence;
        Même il voulut qu'à l'apparence
On pût le distinguer entre ses compagnons,
    Et d'un ruban qui pendait en festons
    Il s'avisa de décorer sa fraise.

Le parvenu ne se sentit pas d'aise.
C'était, dit-on, chose comique à voir
Que son allure boursoufflée :
Se pavanant du matin jusqu'au soir,
La queue en panache étalée,
La tête haute et la gorge renflée.
On n'en doit pas être surpris :
Ce n'est pas nouvelle aventure
De voir les gens se rehausser de prix
Au prorata de leur parure.
Mais c'est toujours sottise pure,
Et sottise de grand danger,
Comme on le vit en cette conjoncture.
La basse-cour prit la chose en injure.
La multitude est prompte à se venger ;
Ils fondent tous sur l'insolente bête,
Et se faisant une barbare fête
De l'immoler dans leur transport jaloux,
La font expirer sous leurs coups.

Ce petit fait n'est pas sans importance.
Que de malheurs sont arrivés
(Peuples et rois, vous le savez)
Par une injuste préférence !

VI.

LES DEUX AIGLES.

Deux aigles s'ennuyaient chacun de son côté.
Ils vivaient au fond de leur aire
Sans amis, sans société.
De leurs pareils c'est l'état ordinaire :
Etat bien triste en vérité.
Un beau jour ils se rencontrèrent.
Comment passez-vous votre temps?
Se dirent-ils ; et tous deux soupirèrent ;
Puis tour-à-tour se déclarèrent
Qu'ils étaient loin d'être contents.
Sur quoi leurs majestés conclurent
De vivre ensemble désormais ;
Et de bon accord ils s'en furent
Habiter le même palais,
Guerroyer en commun, faire chasses communes,
Amours communs aussi pour mieux tuer le temps ;
Puis le soir ils causaient comme de bonnes gens
De leurs exploits, de leurs bonnes fortunes :
C'était de quoi vivre contents.
Aussi plus d'ennui ; leurs instants
Etaient filés d'or et de soie.
Mais ce bonheur ne dura pas longtemps ;
A chacun d'eux il fallait mainte proie

Pour subsister. Ces messieurs sont gourmands.
On épuisa bientôt toute la plaine ;
Bientôt on n'eut des vivres qu'avec peine :
On devint sombre, et puis jaloux ;
    Et puis l'humeur, et puis les coups.
    On se battit avec furie ;
    Ce fut là la fin du traité.
    Les oiseaux de trop grande vie
Ne sont pas faits pour la société.

Ceci s'est dit aux porteurs de couronnes :
    Je le veux bien ; mais quant à moi
    Je le dis à d'autres personnes.
Le vaniteux, plus encor que le roi,
    Voilà l'espèce insociable.
    Comment vivre avec son semblable
    Quand on veut tirer tout à soi?

VII.

LA TAUPE.[1]

LA taupe ayant fait son butin
Aux plates-bandes d'un parterre,
Entendit le propriétaire
Qui revenait à son jardin.
La maraudeuse ouvre la terre,
Fait son trou, disparaît soudain:
Croyant qu'avec elle s'enterre
Tout indice de son larcin.
Mais, grace à Dieu, le fripon le plus fin
Ne songe pas à tout. La scélérate
En s'enfonçant et creusant son chemin,
Jetait en l'air avec sa patte
Ce qu'elle enlevait au terrain;
D'où résultait bosse au jardin:
Bosse qu'on nomme taupinée.
Le patron faisant sa tournée
La vit, l'entoura d'un panneau,
Et dans le cours de la journée
Y prit la bête au fin museau.

Ceux qui travaillent sous terre
Se dérobent aux témoins;

1 Desbillons, lib. ij, fab. 15.

Mais souvent leurs propres soins
Font découvrir le mystère.

VIII.

L'ÉCOLIER.

Un enfant sortait des écoles,
Comme on en sort communément :
Enfariné de doctrines frivoles,
Et n'ayant brin de jugement.
Pour retourner au château de son père,
Il lui fallut passer une rivière
Sans gué ni pont; un bateau suppléait :
Prêt à partir, car il était
Déja tout plein; mais la jeunesse
A de grands droits; elle intéresse.
On vit de loin le jouvenceau;
On l'attend, il prend place, et le patron navige.
En navigeant il se dirige
Contre le courant de l'eau.
Que faites-vous? quel vertige!
Dit l'écolier : coupez l'eau de droit fil;
La ligne droite, ajouta-t-il,
Est la plus courte, et personne n'en doute.
Disant cela, notre petit pédant
Se rengorge, et va regardant
Autour de lui si l'assistance écoute.

On écoutait ; si bien qu'un bon vieillard :
Mon fils, dit-il, mets ton Euclide à part ;
Il ne fait rien à notre route.
Mon enfant, nous ne pourrions pas
Voguer tout droit à notre perspective ;
Nous n'aurions pas assez de bras,
Et nous irions à la dérive
Descendre quatre fois trop bas.
Cependant on rame, on arrive,
Les passagers sont dans le port.
L'écolier reconnut son tort,
Et le vieillard en mettant pied à terre
Lui dit : Mon fils, vous avez vu
Comme on traverse une rivière ;
Eh bien ! c'est la même manière
Pour arriver à la vertu.
Proposons-nous toujours une sublime tâche ;
Et ramant d'abord sans relâche
Gagnons le dessus du courant ;
Sans quoi notre force épuisée
Nous laisse emporter au torrent,
Bien au dessous de la visée.

XIX.

LES DEUX POULES.[1]

Deux poulettes couvaient : l'une faisait sa tâche
De tout son cœur et sans relâche ;
L'autre s'ennuya du métier.
Quoi ! dit-elle à sa sœur, depuis un mois entier,
Un mois et plus, toujours même posture !
Je n'y puis tenir, je vous jure.
Allons voir le soleil. Tenez ... entendez-vous
Chanter le coq dans la prairie ?
Nos sœurs avec lui, je parie,
Se divertissent mieux que nous.
L'autre reprit : Ma sœur, notre corvée
Me semble douce, Dieu merci,
Et jusqu'au bout de la couvée
Je ne bougerai pas d'ici.
Elle resta. La poulette volage
Fut s'égayer hors du logis ;
Puis s'en revint à son ménage,
Et trouva ses œufs refroidis.
Alors pour ranimer la ponte
Elle s'épuise en vains efforts ;
Elle n'en eut que la peine et la honte ;
Les petits poulets étaient morts.

[1] L'idée de cette fable m'a été donnée par M. Greuze, peintre célèbre.

Ne perdez donc jamais de vue,
Vous poulettes, vos œufs, vous humains, vos projets.
Travail sans suite en tout genre d'objets,
C'est peine double, et c'est peine perdue.

X.

LE LION ET L'ÉLÉPHANT.

Seigneur lion gouvernait son domaine
Comme on gouverne au pays des sultans,
Sans autres lois, sans autres réglements
Que sa volonté souveraine:
Souvent folle, et toujours hautaine.
Le sultan n'était obéi
Qu'aux environs de sa tanière;
Partout ailleurs on se donnait carrière;
C'est un plaisir comme il était haï.
On s'exhalait en plaintes, en murmures;
On s'attroupait, on prenait des mesures,
Puis sans trompette on délogea,
Et le despote en enragea:
Avec raison; car un despote
Qui se voit seul, a la mine bien sotte.
Les émigrants choisirent pour séjour
Un lieu tranquille et sûr; c'était la cour
De l'éléphant, monarque doux et sage
Qui régnait dans le voisinage.

Celui-là ne commandait rien
A ses sujets, que pour leur bien;
Il aimait l'ordre et la justice,
N'avait ni fougue ni caprice,
Et du pouvoir sachant borner les droits,
De la raison suivait en tout les lois.
Voilà le vrai métier des rois.
Le lion, tout-à-fait novice
En morale ainsi qu'en police,
S'étonnait fort de voir la douce paix
Toujours régner chez l'éléphant son frère;
Si bien qu'il y fut tout exprès
Pour approfondir ce mystère.
La nature vous a fait roi,
Dit-il à l'éléphant, et c'est chose commune
Entre nous deux; mais je ne sais pourquoi
Nous avons diverse fortune.
Êtes-vous donc plus redouté?
Avez-vous plus d'autorité,
Plus de force, plus de puissance?
Non, reprit l'éléphant; mais vous devez savoir,
Mon cher voisin, que le pouvoir
Ne produit pas tout seul l'obeissance.
Intrigue, fuite ou trahison,
Quand il est seul, savent lui tenir tête;
Il faut pour que rien ne l'arrête
Qu'il s'unisse avec la raison.

XI.

LE FERMIER ET SON SEIGNEUR.

Certain marquis dans une de ses terres
Etait venu passer un mois.
Il faut bien au moins une fois
Se donner l'air de suivre ses affaires.
Il avait un vieux parc assez bien aligné;
Mais depuis longtemps mal soigné,
Comme il arrive en l'absence du maître.
Le parc en était plus champêtre,
Et le patron s'y plaisait fort.
Il allait souvent sur le bord
D'un clair ruisseau qui bordait son domaine.
La source était une fontaine
Qu'ombrageait l'arbre le plus beau.
Les courbures de son branchage
Sous une voûte de feuillage
Conservaient la fraîcheur de l'eau;
Et l'onde toujours vive et pure
Emaillait de fleurs la verdure
Qui tapissait le pied du bel ormeau.
Notre marquis venait dans ce riant asile
Tous les jours charmer son ennui;
Il y regrettait moins la ville.
J'eusse en ce point fait encor plus que lui.

Un jour (c'était un jour de fête)
Il y vit son fermier qui dormait sur le pré :
C'était un paysan madré,
Ayant du cœur, du sens et de la tête.
Viens çà, manant, lui cria le seigneur :
Dis-moi, sens-tu bien ton bonheur
D'être au service d'un tel maître ?
Chacun respecte en toi mes droits ; et ton bien-être,
Ta tranquillité, ton avoir,
Tu dois le tout à mon pouvoir.
Lors le fermier se courbant jusqu'à terre,
Oui, dit-il, monseigneur, je le sais, et naguère
J'y rêvais dormant en ces lieux.
Cet arbre m'a semblé parler à la fontaine,
Lui détaillant en manière hautaine
Tous ses bienfaits ; il lui prouvait au mieux
Qu'elle doit tous ses avantages
Au parasol d'épais feuillages
Qui la couvre d'un doux abri.
Sur quoi la source a reparti :
Ne nous reprochons rien ; votre ombre salutaire
Entretenant mon onde fraîche et claire
Attire sur mes bords le berger, la bergère,
Et l'ouvrier qui cherche un doux sommeil,
Et le passant fatigué du soleil :
Voilà vos dons, je vous en remercie.
Mais en revanche, et soit dit entre nous,
Votre sève si bien nourrie,

Votre base si bien fleurie,
Votre écorce lisse et polie,
Votre feuille si verte, à qui les devez-vous?

XII.

LES PYRAMIDES.

L'UN des califes abbassides,
Ami des arts et du travail,
S'ennuyait au fond d'un sérail;
Ce sont plaisirs fort insipides.
Il s'en fut voir les pyramides;
C'était chez lui: l'Egypte était dessous ses lois:
Par un soudan de sa part gouvernée,
Et menée
A la mode des vicerois.
Le calife était bon, affable, populaire;
Son lieutenant tout au contraire
Etait capricieux, et vain,
Et hautain.
Il n'en fut que plus bas en présence du prince:
Faisant valoir vilainement
La circonstance la plus mince
Pour le flatter à tout moment.
Le calife admirant la hauteur imposante
Du monument pyramidal:
Seigneur, dit le soudan, cet objet vous présente

L'emblême de l'état royal :
Vous voyez au sommet cette pierre si belle
Pesant sur celles de dessous
Qui ne sont faites que pour elle :
N'est-ce pas l'image fidelle
Des rapports qui sont entre vous
Et vos sujets? — Ah! reprit le monarque,
Je ne songeais point à cela ;
Et cet emblême est digne de remarque.
Mais, l'ami, puisque emblême y a,
Notons bien une circonstance
Que je crois de grande importance.
La belle pierre de là-haut
Ferait une cruelle chûte,
Si les autres cessaient une seule minute
De la soutenir comme il faut.

XIII.

LE TURC, SA FEMME ET LA PIE.

Tout culte a, dit-on, ses dévôts;
Mais tous n'ont pas même pratique.
Les dévôts turcs ont la rubrique
D'entretenir des hôpitaux
A l'usage des animaux;
Même on en voit aller à la boutique
D'un oiselier, avec zèle achetants
Petits oiseaux à beaux deniers comptants
Pour leur donner la clef des champs.
On m'a conté qu'en faveur d'une pie,
Un musulman grand serviteur d'Alla
Fit un beau jour cette œuvre pie;
Elle lui coûta cher. Ce petit oiseau-là
Parlait le turc comme un Molla,
Sifflait, chantait, c'était une merveille;
On ne vit jamais la pareille.
Notre bon turc voulut avant de le lâcher
En amuser sa favorite.
Voyez, dit-il, voilà l'élite
Des oiseaux du pays; on ne peut s'empêcher
De l'admirer. — Ah! reprit la sultane,
J'aime tant les oiseaux! Comme il m'amusera!
Près de mon lit dès ce soir il aura

Une cage de filigrane
La plus belle qu'on trouvera.
Non s'il vous plaît, repartit le bon homme;
Ma pie aura sa liberté,
Elle m'a bien assez coûté;
Je ne veux point perdre ma somme;
C'est une œuvre de charité.
Bon, dit la femme, en vérité?
C'est une chose bien étrange.
Dites-moi donc comment s'arrange
Dans votre tête tout ceci.
Vous achetez cet oiseau-ci
Pour le retirer d'esclavage;
Vous m'avez achetée aussi:
Et c'était pour me mettre en cage!
Que répondre à cet argument?
Le musulman resta court, et j'augure
Que tout autre en eût fait autant.

Or le fait est que l'homme à chaque instant
Change de poids et de mesure.
Otons la personnalité;
Il sera plein d'humanité,
Ne connaîtra point l'avarice,
Et même ira jusqu'à la charité.
Mais s'agit-il d'une propriété
Où l'amour propre est affecté?
Il méconnaîtra la justice.

XIV.

LES CHEVREUILS.[1]

PREND s garde à l'animal maudit
Qui dans nos bois exerce sa furie,
Disait un vieux chevreuil éduquant son petit.
Or c'était dans la haute Asie;
Et le timide animal
Parlait du tigre royal.
J'entends, reprit la jeune bête,
J'y prendrai garde; mais, papa,
Peignez-moi cet animal-là :
Je veux l'avoir bien dans la tête.
Il est affreux, dit le père à l'instant:
Imagine-toi, mon enfant,
Une gueule teinte de sang
Et fumant toujours de carnage,
Avec des yeux étincelants de rage;
Voilà le monstre trait pour trait.
Bon, dit le fan, soyez tranquille,
Je n'oublîrai pas le portrait;
Vous savez que je suis agile,
Et j'aurai toujours l'œil au guet.
Disant ces mots, notre jeune muguet
Bondit, s'élance et s'aventure,

[1] M. Lichtwer, fab. 20, traductions des poètes allemands.

Fait cent tours, prend tous ses ébats;
Puis vers le soir venant à la pâture,
Il voit de loin couché sur la verdure
Un animal qu'il ne connaissait pas.
Arrêtons-nous, dit-il; voila peut-être
Notre ennemi :
Attachons-nous à reconnaître
Si c'est bien lui . . . .
Mais je n'y vois nulle apparence . . . .
Et vraiment, quelle différence!
La flamme n'est point dans ses yeux;
Ils sont brillants, mais doux et gracieux;
Et puis cette gueule sanglante
De carnage toujours fumante,
Il ne l'a point; son air est amical,
Et bien loin de songer à mal
C'est à jouer qu'il nous invite.
Approchons-nous. Il s'approche en sautant.
Le tigre l'observe et l'attend;
Puis, quittant tout-à-coup sa posture hypocrite,
L'attaque, le saisit, l'étrangle en un instant.
Ainsi périt le fils par la faute du père,
Catastrophe assez ordinaire
Quand, par un zèle fatal,
Aux enfants on exagère
La difformité du mal.

C'est une fausse et dangereuse adresse;

Tous les jours le vice paraît
Sous un forme qui nous plaît ;
Avertissons-en la jeunesse,
Et pour qu'elle le reconnaisse,
Peignons-le-lui tout comme il est.

X V.

LES DEUX NIDS.

Deux vieux amis se promenaient ensemble ;
Ils s'assirent sous un ormeau
Pour deviser. L'un dit : Que vous en semble ?
Vous connaissez mon jouvenceau ?
J'en veux faire un ministre, un prince, un roi peut-être ;
Je veux l'élever au sommet
De la fortune, et mon cœur me promet
Qu'en lui jamais on ne verra paraître
Rien qui ne sente et n'annonce le maître.
Je le forme à viser au grand
Sans que nul obstacle l'arrête ;
Le vieux César n'était pas bête :
Je ne veux point du second rang ;
La bonne place n'est qu'au faîte ;
N'est-il pas vrai ? L'autre hochant la tête,
Chacun, dit-il, doit faire à sa façon ;
Mais quant à moi, je donne à mon garçon
Des principes d'une autre école.

Comme il disait ces mots, un des enfants d'Eole
Prit son chemin par là tout justement.
Du baliveau la couronne mobile
N'était pas à l'abri du vent;
Elle voltigea rudement,
Et le dessous restait tranquille.
Lors de pleuvoir du sommet des ormeaux
Tout à la fois feuillages et rameaux :
Menus rameaux des plus frêles branchages,
Tels qu'ils sont aux plus hauts étages;
Et pêle-mêle un paquet tombe avec,
Paquet de mousse et de bois sec.
Oh! qu'est ceci, dit l'homme à la noble marotte?—
Ce que c'est? c'est un nid : le nid d'une linotte.
Cet oiseau-là s'était placé
En vrai César, n'ayant autre visée
Que de primer : c'était fort bien pensé;
Voilà pourtant sa famille écrasée.
Et remarquez un autre nid
Qu'une mère plus avisée
Au moyen étage a construit.
Tranquillement on y dort, et je gage
Que l'on n'y sait pas un mot de l'orage
Qui fait faire un si triste saut
Aux habitants du haut feuillage.

Voilà l'exemple qu'il me faut.
J'approuve fort qu'on ait l'ame élevée;

Mais si l'on veut assurer sa couvée,
Il ne faut pas nicher trop haut.

XVI.

LES ÉCREVISSES.

Un saumon ayant remonté
De l'embouchure aux sources de la Loire,
Y racontait aux poissons mainte histoire
De l'océan, de sa beauté,
Et piquait fort leur curiosité.
Surtout une jeune écrevisse
Encline à croire, et tout-à-fait novice,
S'amouracha de la grande eau
Sur les récits du saumoneau.
Allons, mes sœurs, dit-elle à ses compagnes,
Allons à ces vastes campagnes;
Il dit qu'on y voit de grands creux
Où vivent des troupeaux nombreux
De notre espèce, et portant même écaille;
Mais si puissants, si grands, si vigoureux,
Que nous ne sommes auprès d'eux
Qu'une misérable racaille.
Allons, mes sœurs: vivant aux mêmes lieux
Nous parviendrons à même taille;
Et puis pour rire quelque jour
Nous viendrons ici faire un tour

Et nous montrer à la commune :
Nous y serons un merveilleux objet ;
On envîra notre fortune,
Et nous ferons peur au brochet.
Elle dit, et se mit en route
Pour l'océan. On la suivit de près.
De rien la jeunesse ne doute,
Et toute nouveauté pour elle a des attraits.
Le voyage fut long, mais gai : nos voyageuses
Ne rêvaient que gloire et plaisirs.
C'était rêver en effet. Les nageuses
En arrivant au but de leurs desirs,
A cette mer si desirée,
Trouvèrent grand mécompte, et la même soirée
Servirent à maint gros poisson
Et de jouet et de curée :
Laissant une utile leçon
Aux déserteurs de nos provinces,
Qui pressés de grossir leurs fortunes trop minces,
Mordent au perfide hameçon
Du séjour qu'habitent les princes.

XVII.

LE SINGE QUI PARLE.

On s'attroupait autour d'un étourdi
Qui bavardait. J'ai vu, disait notre homme,
Un singe qui parlait ; c'était auprès de Rome,
En plein soleil, une heure avant midi ;
Je m'en souviens, et c'était un jeudi.
Lors les badauds de crier au prodige.
Voir un singe parler ! — Oui messieurs, je l'ai vu,
Vu de mes propres yeux, vous dis-je ;
En est-ce assez ?... Oui sans doute ; il fut cru.
Un assistant, c'était un homme sage,
Eut seul l'esprit et le courage
De suspendre son jugement ;
Et s'adressant au personnage :
Monsieur, lui dit-il poliment,
Peut-on savoir en quelle langue
Maître Bertrand fit sa harangue ?
Oh ! pour cela, j'étais trop loin
Pour le savoir, répliqua le témoin,
Et je ne puis pas vous le dire.
Imaginez-vous que le sire
S'était posté pour nous prêcher
Tout à la pointe d'un clocher.

Nous écoutions d'en-bas, et Fine-oreille[1]
N'eût pu rien entendre de là;
Mais on voyait qu'il parlait à merveille;
Vous pouvez compter sur cela.
Ceci n'est pas histoire controuvée,
Et de nos jours la chose est arrivée;
Moi-même je la tiens du sage interrogeur[2]
Qui découvrit par sa prudence
L'imposture du voyageur.
En détrompa-t-il l'assistance?
Voilà ce que je ne sais point;
Et je laisse au lecteur à débrouiller ce point.
Ce que je sais, c'est qu'il en coûte
Pour ne pas croire au merveilleux;
Que c'est chose rare en tous lieux;
Et que pour un sage qui doute,
On trouvera mille sots sur la route,
Qui croiront en fermant les yeux.

[1] Nom connu dans les Contes des Fées. Fine-oreille entendait de très-loin.

[2] M. de Mairan.

XVIII.

LE SINGE ET L'ÉLÉPHANT.

Un singe assez doué d'adresse et de faconde,
Mais malfaisant et ne songeant qu'à mal,
S'était établi dans le monde
Persifleur et moqueur banal.
Il était le fléau de l'empire animal,
Faisant reproche à chaque bête :
Au moineau, de son peu de tête ;
Au hérisson, de sa laideur;
Au paon, de son orgueil ; au lièvre, de sa peur.
Ainsi, d'abord notre critique
Ne s'adressait qu'aux faibles seulement ;
Il est rare qu'un satirique
Ose débuter autrement.
Bientôt le mauvais garnement
Ne trouva plus qu'un plaisir fade
A narguer les petits, et poussa l'algarade
Jusqu'à gloser sur l'éléphant.
Ce n'était pas là jeu d'enfant.
Celui-ci fut surpris de se voir la risée
Du fagotin, espèce méprisée
Par tout animal raisonnant ;
Et déployant sa trompe vengeresse,
Instrument de force et d'adresse,

Il en saisit l'impertinent.
Puis il l'élève en l'air, le considère
Sans s'émouvoir, et le rejette à terre,
L'envoyant cheoir à vingt pas pour le moins,
Au contentement des témoins.
La secousse fut rude, et la chûte pesante;
Sire éléphant quand il plaisante
N'y va pas de main morte, et ses coups sont de poids.
Fagotin l'apprit cette fois;
Il resta la tête étourdie
Pendant longtemps, et fut si bien froissé,
Si bien moulu, si fracassé,
Qu'il demeura perclus toute sa vie.

Bonne leçon à prendre pour un fat
Qui fait métier de l'ironie.
Se jouer du faible est bien plat;
Se jouer au fort, c'est folie.

XIX.

LA JEUNE LINOTTE.

Une linotte de l'année,
Trop jeune pour avoir tâté de l'hyménée,
Ne connaissait le monde encor que par les yeux;
Il faut le connaître un peu mieux.
Elle volait de branchage en branchage,
Du chêne au peuplier, du tilleul à l'ormeau :
Trouvant cela fort commode et fort beau.
Celui qui fit pour nous tout ce feuillage,
Disait-elle à sa mère un jour,
L'entend fort bien ; c'est un charmant séjour.
Mais, maman, était-on bien sage
Quand on fit le vilain buisson
Qu'on voit au pied de ce bocage ?
Il est embrouillé de façon
Qu'un pauvre oiseau ne peut y voltiger à l'aise ;
Et puis il a, ne vous déplaise,
Certains piquants qu'il pousse en tous les sens
Pour accrocher tous les passants.
La mère dit : Ma fille, cette épine
Est de la même main qui planta les forêts ;
Elle mit les buissons auprès ;
Et quant à moi je m'imagine
Que ce n'est pas sans quelque objet :

Le ciel, dit-on, sait fort bien ce qu'il fait.
Mère linotte aurait bien pu s'étendre
Sur cette affaire ; elle en avait moyen ;
Mais elle préféra d'attendre
L'expérience, et fit fort bien:
Toute leçon sans cela ne vaut rien.
Je crois l'avoir déja dit; mais peut-être
Il est bon de le répéter :
On aime trop à régenter;
Patientons ; le temps est un grand maître.
Le temps vint qu'à son tour la linotte sentit
Le doux attrait du mariage,
Et de-là tout ce qui s'ensuit.
Il faut songer à faire un nid ;
Mais avec quoi travailler cet ouvrage ?
Les palais voûtés de feuillage
Ne donnent pas tout ce qu'il faut :
On veut un duvet doux et chaud ;
Où le trouver ? On va de branchage en branchage,
Du chêne au peuplier, du tilleul à l'ormeau,
Le tout en vain ; et l'on enrage,
Et tout cela ne paraît plus si beau.
Enfin le soir allant boire au ruisseau,
On passe auprès des buissons; on observe
Certains flocons à l'épine attachés :
Flocons de laine aux brebis arrachés
Par le buisson ; on les met en réserve,
Puis pièce à pièce on les porte au logis.

Le nid s'achève, et l'on a des petits.
La mère alors : Souviens-toi de ta glose
Sur les buissons, mon enfant, et retien
Que la nature ne fait rien
Qui ne soit bon à quelque chose.

XX.

LE BÉLIER DANGEREUX.

Il est bon d'être fort pour être respecté ;
Mais trop est trop, et l'excès de la force
A souvent son mauvais côté ;
C'est une dangereuse amorce
Qu'un pouvoir trop illimité.

Certain bélier héros d'une prairie,
Vrai Roland parmi les béliers,
En fut la preuve : il n'avait d'autre envie
Que de briller aux combats singuliers ;
Et ses passe-temps journaliers,
C'était d'exercer son courage
Sur les hôtes du pâturage.
Il s'en venait heurter du front
Tous les objets ; il fallait être prompt
Pour éviter la pétulante bête.
Par bonheur il était jeune encore, et sa tête
Ne portait pas de quoi donner la mort ;

On craignait son adolescence ;
On profita de son enfance
Pour réprimer un dangereux transport.
On lui mit un bandeau disposé de manière
Qu'aussitôt qu'il faisait effort
Pour s'élancer, une pointe légère
Qui s'échappait par un ressort,
Venait le piquer assez fort,
Et le forçait à changer d'attitude.
Bientôt il changea d'habitude
Et désormais ne songea plus à mal.
Un bandeau mis avec adresse
Calma le fougueux animal.

Or je voudrais que le bandeau royal
Pût quelquefois être de même espèce.
Par cet artifice innocent,
Le philosophe de Stagire ,
Quand Alexandre était enfant,
Eût prévenu peut-être le délire
Qui fit verser tant de pleurs et de sang.

XXI.

LE CHEVAL DE COURSE.

A Neumarket un beau cheval de race
Venait de remporter le prix.
Un cavalier grand amateur de chasse
Tout fraîchement arrivé de Paris,
Voulut avoir le gagneur de paris,
Et l'acheta. Sa convoitise
Lui coûta cher. Je n'en suis pas surpris;
On vend très-bien aux bords de la Tamise;
Mais rien ne coûte à qui se sent épris.
Notre acheteur ne se sent pas de joie,
Et tout d'abord il vole avec sa proie
Droit à Calais, et puis à son chateau.
Là, le terrain n'était pas aussi beau
Qu'aux fins gazons des courses d'Angleterre.
Puis, le métier des perceurs de forêts
Est vraiment toute une autre affaire;
Il y faut haleine et jarrets
Comme aux élans de la carrière,
Mais employés d'autre manière.
Notre coursier ne tarda pas
A l'éprouver, bronchant à chaque pas
Sur un caillou, sur une ornière;
Et d'autres fois se trouvant empétré

Par les chicots que l'on trouve au fourré.
Ne sachant régler son allure,
Et s'employant outre mesure,
Il se crevait, son maître aussi;
Et tellement que celui-ci
Fut obligé de changer de monture.
Las de son coursier importun,
En homme sage il en prend un
Moins distingué, d'allure plus unie.

C'est ainsi que le sens commun
Sert souvent mieux que le génie.

XXII.

LE PIVERT ET LE ROITELET.

Certain pivert frappait sur un ormeau
Avec son bec, outil digne d'envie
Qui sert de clous et de marteau
Tout-à-la-fois ; c'est une économie.
A chaque coup aussitôt il passait
De l'autre côté de l'arbre,
Pour voir si le coup perçait ;
Et quand c'eût été du marbre
Il eût fait même façon.
Un roitelet le vit, et lui dit : Mon garçon,
Etes-vous fou ? quelle idée est la vôtre ? —
Quelle idée ? elle est, répond l'autre,
Pleine de sens ; je ne veux avancer
Que jusqu'aux vermisseaux qui logent sous l'écorce ;
C'en est assez pour les sucer ;
Et je ne voudrais pas percer
Ce bel ormeau. Mon bec a tant de force !
Le roitelet rit du propos ;
Puis il s'en va dans un coin du bocage
En rire avec d'autres oiseaux.
En se posant il fait sur le feuillage,
Avant de prendre son repos,
Un balancement qu'il croit sage,

Pour éprouver si le branchage
Est assez fort ; c'est son usage.
Lors le pivert de s'approcher
Et de rire à son tour. Ma foi, dit-il, je gage
Que l'éléphant, s'il voulait se percher,
N'en pourrait faire davantage.
Roitelet mon ami, quelle est ta vanité !
T'inquiéter de la solidité
De ces rameaux ! petit atôme
Qui sur le moindre brin de chaume
Serais de reste en sûreté !
Les deux oiseaux se disaient vérité,
Mais n'avaient garde de la croire.
Chacun avait sa vaine gloire,
Et s'estimait au gré de sa fatuité.

Humains, n'en riez pas ; la fable est votre histoire.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIEME.

FABLE I.

LA DÉCOUVERTE.

Certain monarque de l'Asie,
Tyran pour les humains, aimait les animaux ;
Et sa royale fantaisie
Etait de rassembler, surtout en fait d'oiseaux,
Les plus rares et les plus beaux.
Un entr'autres par son ramage,
Aussi bien que par son plumage
Etait tout à la fois l'Orphée et l'Adonis
De ce climat, ayant tous les dons réunis.
Un enfant qui vit sa nichée
Voulut avoir de sa lignée.
Il grimpe au nid ; c'était au haut d'un pin,
Dans un creux fait par la nature,
Mais de si petite ouverture
Qu'on n'y pouvait passer la main.
Le maraudeur piqué de l'aventure
Prend un clou, l'enfonce à dessein
Tout au travers de l'orifice
Qui mène au nid. Le trait est assassin,
Et, selon moi, méritait le supplice ;

Car comment la mère nourrice
Pourra-t-elle donner du grain
A ses enfants ? Il faut que tout périsse.
Tout périra, disait l'enfant maudit;
C'était son vœu. Cet âge, comme on dit,
Est sans pitié, mais non pas sans malice.
Ajoutons que nombre de gens
Sont en ceci toujours enfants.
Le rare oiseau vint à l'accoutumée
Voir ses petits et leur donner de quoi;
Ce fut un cruel désarroi
Quand il vit la porte fermée.
Il observe l'engin, connaît que c'est du fer;
Puis tout-à-coup s'élève en l'air
Et s'en va faire une volée.
Puis il revient tenant une herbe [1] dans son bec,
L'applique au clou, le frotte avec;
Le clou tombe, la porte s'ouvre,
Et l'oiseau rentre dans son louvre.
Or deux témoins avaient vu tout ceci,
Et je dois les dépeindre ici.
L'un était un voleur dans le crime endurci;
L'autre un bon cœur, une âme honnête.
Celui-ci se fit une fête
D'avoir de l'herbe au fer, d'éprouver sa vertu
Aux prisons de la tyrannie
Où son frère était détenu,

1 Pline, livre 10.

Victime de la calomnie.
Pour le voleur, il songeait au moyen
De s'introduire en toutes les cachettes,
D'ouvrir coffres-forts et cassettes,
Et, dépouillant le citoyen,
De pouvoir s'appliquer le bien
De son prochain, sans péril ni scandale.
Tous deux vont d'une ardeur égale,
Mais bien divers de volonté,
Saisir le précieux herbage;
Ils en font entre eux le partage;
Puis chacun va de son côté
Nuire ou servir comme il s'y sent porté.

Est-ce un bien pour l'humanité
Qu'une découverte nouvelle?
L'orgueil, la curiosité
Nous diront oui; mais j'en appelle
A la raison. Que dira-t-elle?
Découvertes sont proprement
Outils que le ciel nous octroie,
Et qui, selon qu'on les emploie,
Opèrent indifféremment
Notre salut ou notre perte.
Le bien et le mal sont aux mains
De l'ouvrier. Tremblez, humains,
Quand on fait une découverte.

II.

LA FAISANE ET LA PERDRIX.

Une famille de perdreaux
Tout nouveau-nés, tout frais éclos,
Perdit sa mère ; et les pauvrets s'en furent
Clopin-clopant, se traînant comme ils purent,
Chercher asile au nid voisin.
Chez les perdrix malheur à l'orphelin !
On leur refusa la becquée
Et le couvert ; mais par bonheur
Une faisane avait là sa nichée.
Seigneurs faisans se font honneur
D'être une race hospitalière ;
La faisane servit de mère
Aux orphelins, leur faisant même chère,
Même lit qu'à ses faisandeaux.
Qu'elle a bon cœur, se disaient les perdreaux,
Et quelle différence d'elle
A la perdrix qui nous a rebutés !
Comme ils maudissaient la cruelle,
Tout-à-coup le ciel étincelle ;
Et brillant d'affreuses clartés,
Il lance à la fois sur la terre
Avec les flammes du tonnerre
Ces globules si redoutés :

Cristaux d'inégale surface,
Qui sous le tranchant de la glace
Brisent en tout sens les guérets,
Et jonchent de débris la place
Où croissaient les dons de Cérès.
A ce fléau la faisane interdite
Quitte son nid et prend la fuite
Pour s'abriter à de prochains buissons,
Sans songer à ses nourrissons.
C'était pitié de les voir traînant l'aîle,
Tomber meurtris sous les coups de la grêle,
Et demeurer abymés sous les eaux.
Tout y périt: l'adoptive lignée,
La naturelle aussi, perdreaux et faisandeaux.
Après l'orage à son nid retournée,
La poule vit leur triste destinée;
Puis tout auprès remarquant les petits
De sa voisine la perdrix,
Frais et dispos et la mine éveillée,
Sans une plume de mouillée :
Oh! qu'est ceci dit-elle? — Ce que c'est?
Ce sont mes enfants, s'il vous plaît,
Dit la perdrix : ils n'ont aucun dommage,
Et c'est le fruit de mes tendres efforts;
Tout le tems qu'a duré l'orage
Je les ai couverts de mon corps.
Nous avons toutes deux fortune bien diverse;
Vous laissez périr dans l'averse

Et vos enfants et ceux de l'hospitalité.
Moi, j'ai sauvé les miens, et j'avais rejeté
Les orphelins, non faute d'un cœur tendre;
Mais c'est que je ne puis étendre
Les soins de mère à tant d'objets.
Si vous faisiez comme je fais,
Vous auriez bien hésité pour les prendre.
Cette perdrix savait fort bien entendre
Tout l'ordre des devoirs. Il ne faut pourtant pas
Blâmer ici quiconque tend les bras
Aux malheureux : ce n'est pas mon systême;
Mais il est vrai que la charité même
Doit procéder avec règle et compas.

Je n'aime point un cœur si vaste;
Et l'on ne voit que trop de gens
Qui s'empressent d'être obligeants
Soit par foiblesse, soit par faste.
Ce sont là de faux bienfaisants
A la manière des faisans.

III.

LA FONTAINE DU SEIGNEUR.

Un financier qui vivait comme un prince,
Acquit une terre en province,
Et fut la voir. C'était dans un pays
Stérile et sec. On y voyait des puits ;
Mais le ruisseau qui féconde la plaine,
Rafraîchit l'air et console les yeux,
Ne se voyait qu'en peinture en ces lieux :
Des filets d'eau qu'on trouvait avec peine,
De loin en loin dans ces champs altérés
A léche-doigt arrosaient quelques prés.
Le seigneur seul avait une fontaine
Dans son enclos ; c'était un vrai trésor
Qu'on estimait au prix de l'or.
Elle abreuvait le château, le domaine,
Les potagers et le village encor.
Ainsi, comme c'est l'ordinaire,
Le chef-lieu se tirait d'affaire.
Il fut encor bien plus favorisé.
Le bon seigneur, homme mal-avisé
Mais bienfaisant, voulut mettre sa gloire
A renchérir sur les bienfaits de Dieu,
Et procurer désormais qu'en ce lieu
Bêtes et gens, et prés, eussent à boire

Abondamment. Ce ne lui fut qu'un jeu.
Si vous avez de la finance,
Vous aurez tout, hors un seul point :
C'est la raison, qui ne s'achète point.
Il fit venir des gens d'expérience
Au fait des eaux, leur donna du comptant,
Et dit : Je veux de l'eau ; voyez et faites tant
Que ma fontaine se remplisse
Assez, pour qu'à mon gré je puisse
En former ici des ruisseaux
A l'usage de mes vassaux.
Aussitôt on fouille, on nivelle ;
On trouve, on assemble les eaux ;
On creuse, on pousse des canaux ;
Et la fontaine devient telle
Que la demandait le patron.
On l'en bénit à sa paroisse ;
Mais le reste était dans l'angoisse,
On gémissait à l'environ.
Ces eaux à grands frais ramassées
Pour les porter au suzerain,
Etaient un vol fait au terrain
Où le ciel les avait placées.

Ce seigneur-là n'avait pas le vrai goût
De la vertu : justice est avant tout.
Vexer au loin pour répandre l'aisance
Autour de soi,

Ce n'est pas une bienfaisance
De bon aloi.

IV.

L'AIGLE ET LE ROITELET.

Les oiseaux voulurent un roi,
Et s'assemblèrent pour l'élire :
Se faisant la commune loi
De se soumettre au monarchique empire
De celui dont le vol hardi
S'élèverait en plein midi
Plus près de la céleste voûte.
Parmi ceux qui dans cette joûte
Se signalèrent tour-à-tour,
L'épervier, le faucon, le milan, le vautour,
Firent, m'a-t-on dit, des merveilles.
C'était plaisir de les voir s'élancer,
Se heurter tour-à-tour, tour-à-tour se passer;
Leurs facultés semblaient pareilles;
On ne savait pour lequel prononcer,
Et l'assemblée était fort incertaine.
L'aigle parut et la tira de peine;
Il s'éleva si haut, que ses rivaux,
Contents d'être après lui les premiers des oiseaux,
Se rabattirent dans la plaine

Sans disputer, et se joignant en chœur
Aux voix qui nommaient le vainqueur.
Les scrupuleux amateurs de la règle
Eurent alors un crève-cœur;
Comme on criait victoire à l'aigle ,
Qu'il vive et qu'il soit notre roi ,
On aperçut je ne sais quoi
Qui s'élevait en l'air au dessus du monarque :
Le fait est digne de remarque.
Ce quelque chose était un oiselet
Que nous nommons le roitelet ;
Nom qu'il acquit en cette affaire.
Il a la tête légère,
Et pleine de vanité ;
Il s'était fait la chimère
D'escroquer la royauté :
Voici comment. Le drôle était posté
Sur le chignon de l'aigle, à l'entre-deux des aîles
Où sont les plumes les plus belles
De l'animal, et le duvet
Le plus touffu comme le plus mollet.
Tant que l'aigle fendit les nues
En s'élevant vers le zénit,
Le roitelet demeura sur son lit;
Et quand l'oiseau, les aîles étendues
Sans mouvement, ne fit plus que planer,
Le friponneau le sentant décliner,
S'élance en haut, fait sa volée,

Puis redescend à l'assemblée,
Se flattant d'être proclamé.
Plus d'un publiciste emplumé
Opina qu'il fallait l'admettre :
Prétendant qu'au pied de la lettre
Il avait remporté le prix.
La multitude fut plus sage,
Et se moqua de cet avis.
L'aigle obtint le commun suffrage ;
Et l'oiselet
Sifflé pour sa platte industrie,
Fut surnommé par moquerie
Le roitelet.

Vous, roitelets de toute classe,
Qui sur l'aîle d'autrui croyez vous assurer
De la renommée ou des places,
Comptez que, malgré vos échasses,
On saura bien vous mesurer.

V.

LE ROI ET LE VIGNERON.[1]

A la chasse un roi s'égara.
Un vigneron le rencontra,
Et l'acosta librement, sans connaître
Qu'il avait affaire à son maître.
Tous deux étaient ouverts, faciles, indulgens
Et gais; enfin de bonnes gens.
Aux vignerons c'est chose assez vulgaire;
Quant aux rois, c'est une autre affaire.
Quoi qu'il en soit, tel était celui-là;
Et vous m'en croirez sur cela
Quand vous saurez que c'était Henri quatre.
Ce n'est pas le cas d'en rabattre;
On y voudrait bien plutôt ajouter.
Le bon roi voulut profiter
D'une occasion presque unique
De voir un homme, et de le voir à nu.
Le monarque était inconnu;
Le paysan paraissait ingénu,
Et par conséquent véridique.
Ça, dit le roi, que gagnez-vous par jour? —
Par jour, monsieur, que je travaille?

[1] Cette fable est tirée d'un recueil intitulé l'Esprit de Henri IV.

Quarante sous, vaille que vaille;
Mais les saints à chômer ont trop souvent leur tour.
J'en conviens, dit le roi; pourtant c'est une somme
Quarante sous ! Qu'en faites vous, bon-homme ? —
Ce que j'en fais ! le voici sans mentir.
Je les partage en quatre parts bien nettes;
La première est pour me nourrir;
La seconde paye mes dettes;
La troisième est pour l'avenir,
Je la place à profit; et quant à la dernière,
Je la jette dans la rivière.
Vous vous moquez, reprit le roi. —
Nenni dà, monsieur, sur ma foi;
Tenez, voici toute l'affaire.
Je prends le premier quart pour moi;
Ce n'est pas trop, comme j'espère.
Le second est pour mon vieux père
Chargé d'ans, et qui sans mes soins
Ne pourrait pas suffire à ses besoins;
C'est payer mes dettes je pense.
Le quart suivant je le dépense
Pour élever mes trois enfants,
Qui, quand j'aurai les cheveux blancs,
Me donneront la subsistance.
N'est-ce pas là bien placer sa finance ?
Oui, dit le roi; mais l'autre quart
Que vous jetez. — Oh ! cela c'est la part
Du collecteur. Il la prend toute entière

Pour la porter au roi, dit-il; mais le vaurien
La garde toute, en fait son bien,
Et le bon Henri n'en a rien.
Ainsi, monsieur, comme vous voyez bien,
C'est la jeter dans la rivière.
Le roi sourit, et ce mot recueilli
Ne fut jamais oublié par Sulli.

VI.

LES MOUTONS AUX DENTS D'OR.[1]

Certains moutons voisins de l'Arménie,
Du mont Taurus paissaient les environs.
Ils parvinrent à des vallons
Où l'herbe était plus fine et mieux fournie
Qu'en nul endroit; puis elle avait encor
Une vertu tout-à-fait singulière;
Elle dorait les dents, et la gent moutonnière
Eut bientôt un ratelier d'or.
Etait-ce pour elle un trésor ?
J'en douterais; mais en tout cas la fête
Ne dura guère, et chaque bête
Qui vint dorer sa mâchoire en ce lieu,
Perdit le goût, et se nourrit si peu
Qu'ils en devinrent tous étiques,
Languissants et mélancoliques.

[1] Je ne me souviens pas où j'ai trouvé cette anecdote.

C'était l'effet de l'herbe de Plutus.
Ce dieu possède entre autres attributs
Le triste don de dégoûter le monde,
Au sein de ces biens faux, où du moins superflus,
Dont sous son empire on abonde.
C'est la leçon du mont Taurus.

VII.

LE COLIN MAILLARD.

Un grand royaume avait un petit roi,
Petit de corps et petit d'âge;
Mais il avait l'orgueil de son emploi
Aussi bien qu'un grand personnage.
Il y faut peu d'apprentissage;
Et sur ce point messieurs les gens de cour
Lui donnaient leçon chaque jour.
Le prince avait à son heure réglée,
Maître d'histoire et maître de latin,
Et d'écriture et de dessin;
Et puis venait l'heure de l'assemblée,
Où cent maîtres de vanité,
Seigneurs de haute qualité,
Venaient prêcher la doctrine emmiellée
Dont tant de rois ont eu l'esprit gâté.
On n'y parlait que de puissance,

De grandeur, de magnificence,
Du montant des tributs, du nombre des soldats,
De la facilité d'agrandir les états,
Et de cent sottises pareilles :
Douce harmonie à de jeunes oreilles,
Et qui tout droit va pénétrant le cœur.
Or le monarque avait un gouverneur,
Homme sensé, qui voyait avec peine
Ces vils flatteurs distillant le poison,
De son pupille enivrer la raison.
Sortant un jour d'une semblable scène
Que l'on nommait appartement :
Vous avez fait le roi, dit-il, faisons l'enfant;
Il ne faut pas toujours être à la gêne;
Jouons un beau colin-maillard.
Aussitôt le sage vieillard
Fait entrer pour le jeu, les écuyers, les pages,
Et parmi les plus grands et les plus vigoureux
En choisit un pour lui bander les yeux.
Le jeu commence; on eût dit l'aventure
De Polyphême, avec ses bras nerveux,
Cherchant les Grecs pour venger son injure,
Et n'attrapant que l'air au milieu d'eux.
Le grand garçon n'y voyait goutte;
On est bien sot les yeux sous un mouchoir !
A chaque pas il faisait fausse route,
Et se serait rompu le cou sans doute,
Si l'on n'eut crié pot-au-noir.

A la fin il saisit un enfant, il l'arrête;
Puis, le tâtant des pieds jusqu'à la tête,
Avec respect prononce : C'est le roi....
C'était un page, et le prince de rire.
Lors à l'écart son gouverneur le tire
Pour lui donner cette leçon tout bas.
Voyez, dit-il, que sert la puissance physique,
Si des yeux éclairés ne la dirigent pas?
En fait de pouvoir politique
C'est même chose, et c'est un point
Dont ces messieurs tantôt ne parlaient point.

VIII.

LES JEUX PLEÏENS, OU LA JOUTE SUR L'EAU.

Aux citoyens d'une superbe ville
Les jours de fête on donnait un cadeau;
C'était une joûte sur l'eau
Dans un bassin large et tranquille.
Au même instant un bateau s'élançait
De chaque bout de l'humide carrière :
Comme l'éclair l'un vers l'autre avançait;
Et sur chacun à l'avant paraissait
Un champion de contenance fière,
Bien piété, la lance à la main :
Lance par le bout arrondie,

Pour ne mêler au jeu rien d'inhumain ;
Ce jeu n'est qu'une comédie.
Le plus fort ou le plus adroit
Des deux joûteurs, frappe tout droit
Au poitrail de son adversaire
Qui tombe à l'eau. Ce n'est pas une affaire ;
Chacun en rit, et nommant le vainqueur
Lui bat des mains, le félicite en chœur.
Mais celui-ci pour l'ordinaire
Ne tarde pas à subir même sort ;
Ebranlé par son propre effort,
Il trébuche au sein de la gloire,
Bientôt il tombe, et s'en va boire
Au même écot que le vaincu.
Certains étrangers ayant vu
Ce passe-temps, en discouraient ensemble.
Je n'ai rien vu, disait l'un, qui ressemble
A ce jeu-ci ; rien n'y sert de gagner.
Ces gens sont fous ; ils devraient s'épargner
Une pénible simagrée ;
A moins de frais ils pourraient se baigner.
Je le crois bien, dit un de la contrée ;
Mais, messieurs, daignez pardonner
Si je défends mon pays et sa cause.
Qu'y voyez-vous qui vous puisse étonner ?
Vous avez dû voir partout même chose :
Non pas sur l'eau, par plaisir seulement ;
Mais à la cour en tragique manière,

Quand la faveur, entr'ouvrant sa barrière,
    Fait sur le perfide élément
    Voguer la nation entière.
Chacun se pousse, écarte son voisin,
Le précipite, accélère sa chute;
L'heureux vainqueur triomphe une minute;
Mais son triomphe est aussi court que vain,
    Et souvent dès le lendemain
    On lui voit faire la culbute.

IX.

LES DEUX CHIENS DE CHASSE ET LE MANANT.

Un gentilhomme avait à sa campagne
Deux chiens de chasse, et tous deux excellents.
    Ils étaient de divers talents :
L'un arrêtait, c'était un chien d'Espagne;
L'autre venait de la Grande Bretagne :
    Limier ardent et vigoureux.
Le gentilhomme employait tous les deux
Pour son plaisir, pour son profit peut-être.
Bons chiens, dit-on, doivent nourrir leur maître.
    Celui-ci ne manquait de rien,
    Tant sa chasse le servait bien.
Il eut affaire à la ville prochaine

Pour le courant d'une semaine ;
Et laissant à son châtelet
Ses deux bons chiens, il dit à son valet
D'en avoir soin ; surtout qu'on les promène
L'un après l'autre au bois et dans la plaine ,
Pour les tenir bien en haleine.
Disant ces mots, il part ; et le manant
Se promet bien qu'en promenant
Les giboyeurs, il aura pour sa peine
Force gibier, dont moitié servira
A faire un repas de goguette,
L'autre à payer le vin qu'on y boira.
Il va prier Mathurin et Perrette ,
Ses bons amis, et monsieur le curé
Avec sa gouvernante Annette,
Et puis la jeune Colinette
Que le drôle trouve à son gré.
Gros Jean ayant arrangé sa ripaille,
Va dans la plaine , et le pauvre ignorant
Mène avec lui le chien courant.
Il n'apporta perdrix ni caille ,
Comme on peut croire, et revint au logis ,
N'ayant pour fêter ses amis
Que du fromage et de l'eau claire.
Le lendemain il crut mieux faire
D'aller au bois, suivi de l'autre chien
C'était le braque , et l'on sait bien
Que le meilleur n'est bon à rien

Quand il a la tête couverte.
Aussi Gros-Jean en pure perte
Perça les bois de bout en bout,
Et ne rapporta rien du tout.

Souvent ainsi les affaires du monde
Vont de travers : non qu'il manque d'agents
Laborieux, intelligents ;
Mère Nature est trop féconde.
Mettons à leurs places les gens,
Et tout ira le mieux du monde.

X.

LA PERRUCHE ET L'HIRONDELLE.

UNE perruche était posée
Sur un balcon en dehors d'un logis ;
Au haut de la même croisée
Progné vint faire ses petits.
Toutes deux bientôt commercèrent ;
Toutes deux bientôt commencèrent
A s'entr'aimer, la perruche surtout.
Elle avait le cœur tendre, elle se prit de goût
Pour sa voisine, admirant son ouvrage,
Les soins constants de son ménage,
L'amour de ses petits, le bonheur d'en avoir.
Elle eût voulu remplir un tel devoir ;
Mais condamnée au plus triste veuvage,
Elle était loin de cet espoir
Et gémissait de son partage.
La pauvrette en faisait pitié ;
Mais l'amitié, la céleste amitié
Vint adoucir son esclavage
Et la soulagea de moitié.
Tout alla bien jusqu'à l'automne ;
Mais, comme on sait, l'hirondelle est personne
Qui suit en tous lieux le soleil.
La perruche en octobre eut un triste réveil ;

Elle ne trouva plus d'amie ;
Et sans adieu l'hirondelle partie
La planta là, plus triste encor qu'auparavant.

Ce cas chez les humains arrive assez souvent.
On l'éprouve cent fois pour une,
Quand à la ville, et surtout à la cour,
On s'attache à ces gens qui suivent la fortune,
Comme Progné l'astre du jour.

X I.

LES JEUNES CANARDS.

Bien connaître ses défauts
Est une vertu réelle.
Mais où se rencontre-t-elle ?
Voyons chez les animaux ;
Car dans notre espèce humaine
Le modèle en est perdu ;
Amour propre et gloire vaine
Au loin de notre domaine
Ont chassé cette vertu.
Toutefois en mainte affaire
C'est chose bien salutaire ;
Et je vais par un récit
En donner ici la preuve.

La matière n'est pas neuve,
Mais la vérité suffit.
Plaisir vaut moins que profit.

Des canetons erraient dans un pacage
D'herbe touffue et presque en fauchaison,
Etourdissant, comme c'est leur façon,
Par un importun babillage
Tous les citoyens de l'herbage.
Ils virent de loin le faucon
Qui s'élançait au sortir d'un bocage.
Que faire alors? regagner l'eau,
C'est le plus sûr; mais à l'oiseau
Il faut dérober la retraite,
Et déloger sans tambour ni trompette.
Au moindre bruit le faucon averti,
Viendrait faire un mauvais parti
A la cohorte teméraire.
Il est vrai; mais comment se taire?
Chacun avouait pour sa part
Qu'un tel effort n'est pas au pouvoir d'un canard.
Sur quoi l'un d'eux eut une idée
Qui fut sur le champ adoptée.
Il commença, chacun fit comme lui;
Et dans leur bec, comme dans un étui,
Ils logèrent tous une pierre.
Puis s'en furent à la rivière
Par le plus court; se tapissant,

S'apetissant, s'applatissant
Dessous l'herbage, et sans mot dire ;
Grâce au caillou. Le faible ici pourra s'instruire.
Jamais silence ne peut nuire ;
Mais le besoin en est pressant
Entre le faible et le puissant.
Les canetons sortirent d'aventure
Par ce moyen. Ils étaient ingénus.
Mais que seraient-ils devenus
Si par orgueil, ou par vanité pure,
Ils n'étaient pas bonnement convenus
De leur babillarde nature ?

XII.

LES DEUX CERFS ET LE LOUP.

Deux cerfs à la fin de l'été
Se battirent pour une belle.
Passe encore que la beauté,
L'amour et la rivalité
Fassent éclore une querelle ;
Mais voir souvent pour bagatelle
Peuples et rois à se perdre acharnés !...
Pauvres humains, que n'êtes-vous bornés
Au pur instinct ! Vous seriez moins habiles,
Mais plus heureux, et plus souvent tranquilles.
Quoi qu'il en soit, nos deux cerfs se battaient,
Égaux de force aussi bien que d'armures ;
L'air résonnait des coups qu'ils se portaient
Front contre front, et mêlant leurs ramures.
Ils les embrouillèrent si bien,
Qu'ils n'eurent plus aucun moyen
De se dépêtrer l'un de l'autre.
Un loup survint faisant le bon apôtre,
Et leur offrant de les débarasser.
Ils virent bien qu'il y fallait passer ;
Ils ne pouvaient ni fuir ni se défendre.
Des pleurs coulèrent de leurs yeux :
Sire loup n'a pas l'âme tendre,

Il les étrangla tous les deux.
Il imitait les descendants d'Énée,
Ces Romains dont la destinée
Fut de soumettre l'univers :
Quand deux cités, comme ici nos deux cerfs,
S'enchevêtraient en quelque horrible guerre,
Rome venait, prenant part à l'affaire,
Mettre l'une et l'autre en ses fers.

Peuples et rois, ce récit vous exhorte
A terminer vos procès sans combats ;
Loups ou Romains sont à la porte
Pour profiter de vos débats.

XIII.

LE FILS DU ROI ET LES PORTRAITS.

Le fils d'un roi touchait à l'âge de raison.
Ne croyez pas pour cela qu'il fût sage ;
Voit-on le ciel tout-à-fait sans nuage
Aux premiers jours de la belle saison ?
Quoi qu'il en soit, on forme sa maison,
On lui donne un palais, on le meuble, on l'arrange,
Et le roi pour tout ornement
Fit mettre dans l'appartement
Force tableaux : non pas de Michel-Ange
Ou de Rubens ; mais portraits seulement,
Et portraits de toute manière.
On y voyait seigneurs et paysans,
Prêtres, soldats, magistrats, artisans ;
Bref, l'humanité toute entière
Se présentait là par extraits.
Le prince adolescent goûta peu ces portraits ;
Il eut mieux aimé des dorures,
Et des glaces et des vernis.
Le roi lui dit là-dessus : Va, mon fils,
Tu n'es qu'un sot, et ces peintures
Devraient avoir à tes yeux plus de prix.
Ne vois-tu pas qu'avec elles nous sommes
Au milieu de tous nos sujets ?

Tu voudrais des colifichets;
Ne vaut-il pas mieux voir des hommes?
Mais voici plus encor que de les voir.
Observe ici comme par le pouvoir
D'une magique pespective,
D'aucun côté tu ne peux te mouvoir
Sans que par-tout leur œil te suive.
Or voilà ce qui nous arrive
Dans le monde à nous autres rois.
Seigneurs, paysans et bourgeois
Ont toujours l'œil sur nous, inspectent notre vie,
En sont témoins et juges à la fois.
Rien n'est plus vrai, mon fils, et je te prie
De ne jamais rien faire d'important
Sans méditer auparavant
Sur ce point d'où dépend ta gloire.
J'ai mis tous ces portraits dans ton appartement
Pour t'en rafraîchir la mémoire.

XIV.

LES TÊTES MAL TRAITÉES.

Un sauvage pétrissait,
Amincait, rétrécissait
La tête d'un enfant, pour lui donner la forme
Que la peuplade chérissait. [1]
Un Européen qui passait
Trouva la barbarie énorme;
Et reprenant l'Américain,
Lui reprocha de faire injure
Aux sages lois de la nature
En gâtant le visage humain.
La forme du dehors peut en être blessée;
J'en conviens, reprit le Huron:
Mais nous laissons s'étendre la raison,
Nous ne gênons point la pensée.
Or on m'a dit qu'en votre continent
On rétrécit le jugement
Comme chez nous on rétrécit le crâne.
Lequel, à parler franchement,
Mérite mieux qu'on le condamne?

[1] Voyez tous les voyageurs en Amérique.

XV.

LA POULE ET L'AUTRUCHE.

Sur un gros vaisseau menée
A la côte de Guinée,
Une poule française était au Sénégal.
Elle y vit une autruche, et l'énorme animal
La rendit toute étonnée.
Elle en eut peur; mais grâce à Dieu,
La commère venait d'un lieu
Où confiance avec étourderie
Règnent plus que poltronnerie;
Aussi son effroi dura peu.
Elle approcha : l'autruche était à pondre;
Puis recouvrant son œuf d'un sable fin,
Et le laissant sur le terrain,
Elle partit. C'était de quoi confondre
Notre couveuse. Elle accourut,
Et reprocha tant qu'elle put
Au grand oiseau ce procédé baroque :
Lui disant qu'on n'a point d'enfant,
Si l'on ne va sans cesse réchauffant
Le germe enfermé dans la coque.
L'autruche dit : Grand merci ....Cependant
Elle s'en fut; mais en partant
Elle donna rendez-vous à la poule

Au même lieu vers le soir. Le temps coule,
La nuit s'approche, et la poule arrivant
Trouva dame autruche couvant.
Bon, dit la poule, je parie
Que vous avez ruminé mon avis.
Tout doux, repart l'autruche; et dites-moi, ma mie,
Le climat de votre pays
Est-il-froid ? est-il chaud ? — Froid, reprit la gauloise;
Et tout de suite elle dégoise
Les qualités de nos climats
Tenant du nord et sujets aux frimats.
L'autruche alors : C'est bien dit, et j'approuve
Que dans vos pays froids on couve
Le jour aussi bien que la nuit.
Mais ici la chaleur du soleil qui nous luit
Suffit de reste à féconder ma ponte.
Je viens couver quand le soleil s'en va,
Et n'ai besoin que de cela
Pour être mère; allez, je sais mon compte.
Ma mignonne, on se trompe fort
Quand on critique au prime abord
Mœurs et coutumes étrangères;
Corrigez-vous en; c'est le tort
Des têtes vides et légères.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIEME.

FABLE I.

LE DÉGEL ET LES GLISSEURS.

A LA FIN de l'hiver un dégel commençait.
Déja coulait mainte gouttière,
Et cependant sur la rivière
Maint polisson encor glissait.
Tout-à-coup sous l'un d'eux la glace fond et s'ouvre;
Un gouffre effrayant se découvre ;
Le malheureux y tombe tout entier.
C'était un garçon pâtissier
Qui sur sa tête à la rangette
Portait en un plateau d'étain
Gâteau, brioche et tartelette
Qu'on attendait au cabaret voisin.
Le corps tombé, la trappe se referme;
Le plateau seul demeura ferme,
Et tout garni, vrài spectacle d'horreur,
Bouchant le trou qu'avait fait le porteur.
A cet aspect, une cruelle joie
Vient animer nos polissons,
Qui voltigeants à travers les glaçons,
Se précipitent sur la proie

Du déjeûner sur l'abîme étendu. [1]
Je tiens le fait de témoins qui l'ont vu,
Et je le crois sans peine aucune.

La glissoire de la fortune
Offre souvent même tableau.
Quelque homme en place y tombe-t-il sous l'eau?
Vingt mauvaises têtes pour une
Veulent avoir part au gâteau.
Les dangers du terrain ne paraissent qu'un songe;
L'exemple de la chûte est d'abord oublié;
Et la cupidité ne songe
Qu'à la dépouille du noyé.

[1] Le fait est arrivé entre le pont neuf et le pont royal.

II.

LE BATEAU.

Comment! déja
Nous y voilà?
Disait une fille à sa mère,
En voyageant sur la rivière.
La jeune Agnès n'avait pas tort
D'être étonnée;
La nacelle arrivait au port;
Et la journée

S'était passée à naviger
Sans qu'on se fût senti bouger.
On avait vu les objets du rivage
Disparaître à chaque moment,
Et la fillette avait cru bonnement
Qu'eux seuls étaient en mouvement.
Ne nous en moquons point; pardonnons à son âge
D'en avoir cru les sens au premier témoignage
Sans réformer leur jugement.

Une erreur de la même espèce
Est celle de tous les humains,
Que le temps entraîne sans cesse
Jusqu'au terme de leurs destins.
La scène à chaque instant varie;
A chaque instant on voit changer
La perspective de la vie :
S'aperçoit-on de voyager ?

III.

LE LOUP ET LES LAPINS.

MESSIRE loup s'établit un matin
Au beau milieu d'une garenne.
Vous jugez bien que Jean Lapin
Reçut un tel hôte avec peine.
Mais comment faire ? il fallait filer doux.
Il n'est tribunal de justice,
Il n'est droit public ni police
Entre les lapins et les loups :
Le droit du fort, c'est le code
Que ces derniers suivent tous.
Dieu nous garde que la mode
En vienne aussi parmi nous !
Son régime n'est pas doux.
Bientôt lapins s'en ressentirent ;
Ce fut en vain qu'ils se blottirent
Dans leurs trous le jour tout entier ;
Il fallait sortir du terrier
A l'heure de la picorée.
Sire loup en faisait curée
Dès qu'ils mettaient le nez dehors ;
Autant de vus, autant de morts.
Dans cette extrémité si rude,
Nécessité leur suggéra

Une ruse qui les tira
De leur cruelle servitude.
Ils creusèrent un souterrain
Peu large, mais profond, dont la superficie
Ne pouvait supporter que le poids d'un lapin.
Puis sur le soir, Jeannot sacrifiant sa vie
Avec le cœur d'un vrai Romain,
S'étale sur le lieu, broutant le romarin,
Caracolant, sautant, jouant farce complette.
Le loup le voit, accourt, et tandis qu'il se jette
Avec fureur sur le brave Jeannot,
La terre fond, s'entr'ouvre; il est pris comme un sot,
Et trébuche au fond de l'abîme
Pour ne s'en relever jamais.

Conquérants et sultans, ménagez vos sujets :
Le faible est fort quand on l'opprime.

IV.

LA MONTAGNE DES DIAMANTS.

Dans un pays dont la carte est perdue
Une montagne s'élevait.
Rubis et diamants en semaient l'étendue;
Et jamais le pied n'y trouvait
Le moindre brin d'herbe menue.
On juge bien que sur de tels cailloux
Le chemin n'était pas fort doux;
Mait il était brillant, il enchantait la vue,
Il tentait la cupidité,
Il excitait l'avidité;
La route eût été fort battue
Et le mont bientôt dévasté;
Mais la chose était inconnue
Et le pays inhabité.
Un négromant en eut la connaissance:
Comment cela? je ne le sais pas bien;
Mais ces messieurs alors n'ignoraient rien.
Bref il le sut. Il part en diligence;
Tout en sueur arrive au pied du mont,
Voit les trésors étalés tout du long,
Et s'extasie à ce rare spectacle.
Il n'avait pas consulté son oracle

Sur le moyen d'arracher
Les diamants du rocher ;
Ils y tenaient trop fort. Notre homme se démène,
Gravit, trébuche, perd haleine,
Et veut grimper jusqu'au sommet,
S'y promettant moisson facile et prompte.
Il s'acharne, il grimpe en effet;
Mais il n'y trouva pas son compte.
Il arriva meurtri, sanglant, défiguré ;
Les diamants l'avaient en cent lieux déchiré
Depuis les pieds jusqu'à la tête ;
Il ne pouvait ni marcher ni s'asseoir
Que sur des pointes de rasoir :
Jugez en quel état il attrapa le faîte.
Et puis, qu'y trouva-t-il ? un précipice affreux ;
Car tout ce beau mont était creux.
Ce n'était qu'une croûte, une mince enveloppe,
Très-bonne à voir de loin avec un télescope :
Piége de près trop dangereux.
Que faire alors ? il eût fallu descendre ;
Mais sans secours, et les pieds tout en sang,
Il ne savait comment s'y prendre.
Lors du fond de l'abîme un tourbillon de vent
Avec fureur jusqu'aux cieux s'élevant,
Vint mettre fin à l'aventure ;
Aux jours de l'homme avec. Il tombe renversé,
Et roulant tout le long de la montagne dure,
Expire au bas tout fracassé.

Ambitieux, voyez ce qu'il en coûte;
Songez aux travaux de la route,
Au précipice, aux coups de vent;
Et redoutez le sort du négromant.

V.

L'AVEUGLE ET LA LANTERNE.

Certain aveugle, homme de bien,
S'endormit un soir à l'église.
C'était l'hiver aux jours courts; et la bise
Réveilla bientôt le chrétien.
Il était nuit, mais il n'en savait rien.
Un sacristain qui faisait le ménage,
Vint à passer, sa lanterne à la main,
Et vit notre homme essayant un passage
Parmi les bancs, la chaire et le lutrin.
Suivez-moi, lui dit-il, bon-homme;
Vous avez prolongé le somme
Par trop au-delà du sermon;
Sans moi jusqu'à demain vous seriez en prison.
Disant ces mots, il s'achemine
Droit à la porte, et s'imagine
Qu'on le suit sans difficulté
A la faveur de sa chandelle;
Mais quand même ç'aurait été
La pleine lune la plus belle,

Le plus brillant soleil d'été ;
L'aveugle, comme on sait, n'en eût pas profité.
Il veut marcher à la voix qui l'appelle ;
Mais il s'empêtre, il trébuche, il chancelle,
Et tombe à plat parmi les bancs.

Que sert-il d'éclairer les gens
Quand ils n'ont pas de quoi voir la lumière ?
Tout est reçu, dit-on, à la manière
Du sujet qui reçoit. Les fruits qu'on a plantés,
Les grains qu'on sème et les conseils qu'on donne,
Tout suit la loi, mauvaise ou bonne,
Du sol et de ses qualités.
Vous que le ciel forma pour éclairer les autres,
Sages qui nous montrez d'utiles vérités,
Tenez pour sûr que vos clartés
Ne nous servent jamais qu'au prorata des nôtres.

VI.

LA PIERRE ET LES INSCRIPTIONS.

C'EST un beau champ que la morale
Pour quiconque y sait moissonner.
C'est même assez que d'y glaner.
La récolte n'est pas égale ;
Mais souvent on tire d'un rien
Le précepte le plus utile.
Un rien dans une main habile
Peut produire le plus grand bien.
Cette matière serait ample
A discourir ; mais j'aime mieux,
Dans la crainte d'etre ennuyeux,
La présenter dans un exemple.

Un homme àisé, déja sur le retour,
Avec son fils faisait voyage.
Le père était prudent et sage ;
Le fils pouvait le devenir un jour ;
Mais ce n'était pas encor l'âge.
Il était remuant, volage,
Impatient de l'avenir,
Ennuyé du présent, ne sachant se nourrir
Que d'espérance et de chimères.
C'est avec de tels caractères

Qu'on devient intrigant, importun, dangereux;
Et chemin faisant, malheureux.
Le père gémissait, et n'avait d'autre tâche
Que de songer à corriger son fils :
Profitant de tout sans relâche
Pour donner des leçons, ou plutôt des avis
Mal écoutés et peu suivis.
Ils rencontrèrent sur leur route
Une pierre de force à porter un beffroi,
Sur laquelle on lisait ces deux mots : Tournez-moi.
Et tout d'abord le fils ne fait nul doute
Qu'on n'ait mis dessous un trésor.
Il se voit sur des monceaux d'or,
Achetant un palais, des soldats, un empire;
Par-tout il sera triomphant.
Allons, dit-il dans son délire,
Mon père, travaillons.—Travaillons, mon enfant,
Reprit le père au même instant.
Il avait la méthode exquise
De laisser faire une sottise,
Surtout quand c'était sous ses yeux.
La réprimande ensuite a plus de prise,
Et la leçon profite mieux.
Il assemble ses gens; chacun s'arme de pieux;
Lui-même il se met à l'ouvrage.
Le jeune homme y va d'un courage
Et d'une force à se rompre les bras;
Les valets ne s'épargnent pas;

L'enfant leur promet des merveilles :
A l'un cent mille écus, à l'autre des contrats,
Des diamants, des maisons, des ducats;
A tous des fortunes pareilles.
Le père ne dit mot et soupire tout bas.
Enfin on soulève la pierre;
On la détache toute entière,
On la met à l'envers : et dessous, qu'y voit-on?
Pas le plus petit ducaton,
Pas un écu; mais une autre écriture
Qui dit : Retournez-moi. L'adolescent murmure,
Pleure de honte et de dépit,
Tour-à-tour s'enflamme et pâlit,
Et mille fois maudit dans sa colère
Le sot auteur d'un aussi sot écrit.
Non, non, mon fils, dit alors le bon père,
L'écriteau que l'on voit ici
N'est pas d'un sot; et je trouve en ceci
Un avis pour tout caractère
Amateur de la nouveauté
Et sensible à la vanité.
On s'ennuie, on craint, on espère,
On est inquiet, agité;
On se tourne de tout côté;
Tour-à-tour on suit, on embrasse
Divers objets d'activité
Offerts par la cupidité.
Qu'y gagne-t-on? l'on a changé de place:

Comme un malade agité par ses maux,
Tantôt brûlant, et tantôt à la glace,
Incessamment sur son lit se tracasse
Sans jamais trouver le repos.

VII.

LE CHAT ET LE PERROQUET.

Deux animaux dans un même logis
Partageaient l'amitié du maître.
L'un d'eux ne disait mot; c'était un beau chat gris
Qui n'en pensait pas moins peut-être;
L'autre c'était un perroquet
Qui tout le jour exerçait son caquet,
Et n'en pensait pas davantage.
Rarement on ouvrait sa cage;
Mais on l'ouvrait pourtant, et ce fut une fois
L'occasion d'un grand tapage.
Le beau chat gris était un peu sournois;
Il se tenait dans un coin sans mot dire,
Tout recueilli dans un grave maintien.
On eût juré qu'il ne songeait à rien
Qu'à son salut; et cependant le sire
Suivait de l'œil et guettait bel et bien
L'oiseau parleur, qui ne cessait de rire,
De bavarder et de produire
Tous ses talents: tantôt faisant le chien,

Tantôt la poule, et puis l'enfant qui crie;
Puis entonnant un bout de litanie,
Sifflant, jurant : bref il n'omettait rien.
En débitant ces fariboles,
Maître Jacot trottait de tous côtés
Sur ses deux pattes en consoles,
Et s'enivrait de ses jolivetés.
Cependant Rodilard se tenait en posture;
Et dès qu'il se vit en mesure,
Il s'élança sur l'oiseau caquetant
Comme un ressort qui se détend.
L'oiseau sous la griffe cruelle
Tourne le bec, se couvre de son aîle,
Et veut fuir en se débattant.
Heureusement il était d'un volume
Mal assorti pour la gueule des chats;
Et l'épaisseur, la force de sa plume
Le préservaient d'un prompt trépas.
De Rodilard la colère s'allume.
Sa proie échappe et fait deux pas;
Il la rattrape, il ne l'arrête pas.
Jacot se traîne, se depêtre,
Et s'en va droit à la fenêtre
Voyant le ciel à travers les carreaux.
Le maitre-chat l'y rejoint en deux sauts;
Mais aveuglé par la colère
Il ne sut régler son élan,
Et s'en alla de but en blanc

Donner la tête la première
Au travers d'un carreau dont il brisa le verre ;
Il en revint les yeux en sang,
Et pour longtemps privé de la lumière.
Quant à Jacot il n'eut point mal aux yeux ;
Et par la brèche il sortit tout joyeux
Avec les honneurs de la guerre.

Or quant à moi, je conclus de ce fait,
Qu'il est dangereux tout-à-fait
De s'acharner avec trop de furie
En poursuivant son ennemi ;
Assez souvent on en est bien puni.
Si la passion nous emporte
A le pousser sans nuls ménagements,
Nous pourrons bien ouvrir la porte
Pour qu'il échappe à nos dépens.

VIII.

LE BERGER, LES MOUTONS ET LE PHILOSOPHE.

Je sais que par sa nature
L'homme naît imitateur :
J'y consens de tout mon cœur ;
Mais j'y veux de la mesure.
Qu'on médite un bon auteur,
Qu'on écoute un bon docteur,
Qu'on choisisse un bon modèle,
Qu'on l'étudie avec zèle,
Tout va fort bien jusques-là ;
Mais n'allons point par-delà.
Le peintre se déshonore
Quand il s'abaisse à calquer.
C'est le fait d'une pécore ;
Et ceci peut s'appliquer
A bien d'autres gens encore.
Ce fut pour vous l'indiquer,
Qu'un pâtre osa se moquer
D'un suivant de Pythagore.
L'apprenti philosophe un jour se promenait ;
Et se promenant raisonnait
Le long d'une verte prairie
Dans laquelle un berger menait

Moutons paissants l'herbe fleurie.
Un ruisseau de bonne largeur
Humectait ce beau paturage,
Et répandait la vie et la fraîcheur
Sur les herbes du voisinage.
Le grand bétail s'y plaisait fort.
Mais les moutons se tenaient loin du bord,
Préférant l'herbe sèche et fine.
Le promeneur vint à passer près d'eux.
Il n'avait pas trop bonne mine;
Ils eurent peur du songe-creux.
Lors le bélier prend sa secousse,
Bondit, galoppe, et se précipitant,
Franchit d'un saut le beau canal d'eau douce.
Tous les moutons en font autant;
Pour mieux dire tous le tentèrent;
Car on m'a dit que quelques-uns restèrent
A moitié chemin du ruisseau,
Et partant tombèrent à l'eau.
Le sophiste éclata de rire,
Et s'adressant au berger, il lui dit:
Vous avez là sous votre empire
Animaux d'un sens bien petit;
Ne pouvez-vous mieux les conduire?
Le berger connut à l'habit
A quel homme il avait affaire.
Ce berger était grec: il avait de l'esprit;
Ce n'était pas un rustre mercenaire,

Et voici comme il repartit :
Moutons, dit-il, sont tous de cette école
Où le maître est cru sur parole.
Ce qu'il a fait, on le fera;
Ce qu'il a dit, on le dira.
Telle allure paraît bien béte;
Mais cependant j'ai dans la téte
Que cette école fleurira.

IX.

LE ROI DE JAVA ET L'ÉLÉPHANT BLANC.

Une commune fantaisie
Chez certains monarques d'Asie
C'est d'avoir nombre d'éléphants;
Et qui peut en avoir de blancs
S'estime par dessus tout autre :
Voilà leur tic. N'avons-nous pas le nôtre ?
Et croyez-vous que des éléphants blancs
Ne valent pas brocards et diamants
Dont notre Europe à si grands frais se pare?
Quoi qu'il en soit, un de ces princes-là,
(C'était, dit-on, le seigneur de Java)
Voyant combien la denrée était rare
Et de grand prix, forma le beau dessein
D'en établir chez lui manufacture.

Il devait en cette aventure
Avec l'honneur trouver le gain ;
Car ce serait grand objet de commerce
Par toute l'Inde, et jusqu'en Perse.
Dans ce projet si bien imaginé,
On dressa partout force piéges;
Et le roi fut si fortuné
Qu'incessamment il lui fut amené
Un éléphant blanc comme neiges.
Aussitôt un nombreux sérail
Est assemblé pour sa hautesse,
Qui ne devait avoir d'autre travail
Que de propager son espèce.
A bien des gens ce sort eût paru doux,
C'était celui du roi lui-même ;
Ne disputons jamais des goûts.
Mais l'éléphant s'était fait le systême
De se vouer au célibat,
Quand il perdit le noble état
D'animal libre, et né pour ne connaître
Ni les faveurs ni les humeurs d'un maître.
Il observa son vœu de chasteté
Avec constante fermeté ;
Et ne voulant point faire naître
Une race sans liberté,
Il mourut sans postérité. [1]

[1] Les éléphants domestiques ne veulent plus s'accoupler. V. Bomare.

N'oubliez pas cette anecdote,
Rois qui voulez bien peupler vos états :
Les gens de cœur ne feront pas
Des esclaves pour un despote.

X.

LE RENARD ARCHITECTE DU LION.

Sire lion étant roi comme un autre,
Voulut qu'on lui fît un palais.
Maître renard le bon apôtre
Approuva fort la chose et donna des projets.
Au milieu des déserts un rocher de remarque
Apparaissait sur le sable mouvant;
Ce fut là l'emplacement
Qu'on fit choisir au monarque.
Puis il fallut monter des ateliers ;
Mais où prendre les ouvriers ?
Jeannot lapin avec sa parentelle
Se trouva là très-bien à point :
Gens mangeant peu, ne buvant point,
Et travaillant sans mortier ni truelle.
Lors le renard : Le reste est bagatelle,
Dit-il au roi lion, vous serez sur ma foi
Bientôt logé; fiez-vous-en à moi.
Le roi le crut. C'est le propre d'un roi

De croire à quiconque le flatte.
Déja l'ouvrage est commencé ;
Déja lapins travaillent de la patte
Sur le beau plan que renard a tracé.
Ce plan-là n'était pas dans le goût de Versaille ;
Ce n'était qu'un terrier, un souterrain, de taille
A recevoir le lion et consorts.
On creusa bien avant : la chose était facile;
Le sable fin et mobile
Cédait aux moindres efforts.
La basilique étant construite,
Le roi s'en fut y loger tout de suite.
Ce n'était pas comme à Paris ;
Il n'y sentait ni plâtre ni vernis.
Sire lion qui goûtait fort l'affaire
Fut bientôt désabusé.
L'entrepreneur téméraire
Ne s'était pas avisé
Que, quand on aurait creusé
Tout le dessous de la roche,
Elle serait sans soutien.
Les sots ne doutent de rien ;
C'est un antique reproche.
Quoi qu'il en soit, le monde suit ses lois;
Et tout corps tombe, si sa base
Manque d'appui suffisant pour son poids,
Sans songer si la chûte écrase
Bêtes ou gens, manants ou rois.

Le roi lion dès la première fois
Qu'il tenait sa cour plénière
A l'heure de son coucher,
Périt lui-même avec sa cour entière
Sous la chute du rocher.

Princes, défiez-vous des faiseurs d'entreprises;
Défiez-vous des donneurs de projets :
Votre personne et vos sujets
Peuvent périr par leurs méprises.

X I.

LE CHAMEAU, LE CHEVAL ET LE VOYAGEUR.

Un traficant qui s'en allait en Perse
Conduisait trois animaux,
Un cheval et deux chameaux :
Tous trois portant maints objets de commerce,
Et le patron par-dessus le marché.
L'un des chameaux mourut. L'homme en fut bien fâché;
C'était dans les déserts. Où laisser le bagage
Dont le défunt était chargé?
Puis fallait-il être obligé
De faire à pied le reste du voyage?
Le marchand commence d'abord
Par séparer ce qu'il a de plus rare,

Pour le mettre sans dire gare
Sur le camarade du mort.
Le bon chameau comme à son ordinaire
S'agenouilla pour recevoir le poids :
C'est l'instinct de tout dromadaire ;
Mais aussi, d'abord qu'une fois
Il se sent charge suffisante
Pour sa force qu'il connaît bien,
Il se relève, et ne voudrait pour rien
En porter une plus pesante. [1]
C'est ce que fit notre sage animal
Sitôt qu'il eut sa compétence.
Lors le marchand s'adressant au cheval
Va lui porter double pitance,
Le flatte, le caresse, et se met sur son dos
Avec le reste des ballots.
La charge n'était pas légère ;
Les reins de l'animal pliaient sous le fardeau ;
Mais il était de caractère
Peu réfléchi, voyant toujours en beau.
Il se disait : J'aurai de la fatigue,
Mais du profit et de l'honneur.
Déja mon maître me prodigue
La nourriture et la faveur.
Ces chameaux n'ont guère de tête !
Pour cinquante livre de plus,

[1] Tel est l'instinct des éléphants.

Celui-ci va par son refus
Perdre le premier rang ; je ne suis pas si bête.
Comme il disait ceci tout bas,
On part, on traverse la plaine.
Le cheval se traînait à peine ;
Il se traînait pourtant au petit pas ;
Mais ce succès fut peu durable.
En approchant de la fin du désert,
Quelques roches à fleur de sable
Annonçaient les bords de la mer.
Le cheval trébucha : le pauvre misérable
Voulut en vain se relever ;
Il achève de s'engraver,
En s'éreintant sous le poids qui l'accable.
L'imprudente bête y périt ;
Et le traficant y perdit
Sa monture et sa marchandise.
Le chameau seul achevant l'entreprise,
Arriva lestement au port.
Son exemple ici vaut de l'or.
Méprisons comme lui les flatteuses amorces
Dont la faveur nous leurre quelquefois
En nous offrant de hauts emplois,
Et n'acceptons jamais de poids
Qui soit au dessus de nos forces.

XII.

RIEN DE TROP.

Dans un royaume asiatique,
Un esclave avait réussi
A devenir l'objet unique
De la faveur d'un maître despotique.
Il faisait tout ; il prenait tout aussi :
Charges, appointements, graces de toute espèce ;
Il n'en avait jamais assez,
Et des bienfaits de sa hautesse
Tous les siens étaient engraissés.
Le sultan toutefois n'était pas une bête ;
Mais il était sultan, c'est bien pis qu'être roi ;
Et pourtant ce dernier emploi
A, comme on sait, gâté plus d'une tête.
Quoi qu'il en soit, un grand gouvernement
Vint à vaquer. Notre homme en avait quatre ;
C'est quelque chose assurément ;
N'importe, il en veut cinq : on n'en peut rien rabattre.
Sans hésiter il va droit au divan
Demander la place au sultan.
A la même heure on amenait au prince
Le député d'une province,
Envoyé pour représenter
Que la financière industrie

Désolait sa triste patrie
Par un nouvel impôt qu'on venait d'ajouter
A ceux qu'à peine elle pouvait porter.
Les demandeurs, chacun à sa manière,
Ayant exposé leur prière,
Le sultan n'y répondit mot.
Le favori demeura sot :
C'était pour lui nouveauté singulière
Que l'ombre même d'un refus.
Lors le roi : Savez-vous, quand vous êtes venus,
A quoi je m'occupais ? J'étais à ma fenêtre,
D'où je voyais avec plaisir
Un spectacle qui m'a fait naître
Des sentiments qu'aucun visir
Ne m'avait jamais fait connaître.
La caravanne allait partir ;
On chargeait les chameaux: et voyez la merveille!
Agenouillés, baissant l'oreille,
A la charge ils semblaient s'offrir.
Mais qu'elle soit justement limitée ;
Car si le poids excède leur portée,
C'est ce qu'ils ne sauraient souffrir ;
Tout au plus juste ils la connaissent,
Et jamais chameaux ne se laissent
Surcharger d'un grain par-delà. [1]
C'est ainsi que leur tâche est toujours bien remplie;

[1] C'est l'instinct de l'éléphant. Voyez Buffon et tous les Voyageurs.

C'est un grand point que celui-là ;
Et j'ai fait un plan sur cela.
Je veux le reste de ma vie
Que les tributs et les bienfaits
Dans tous les lieux et sur tous les sujets
Egalement se répartissent ;
Qu'aucuns désormais ne jouissent
Avec excès, et qu'aucuns ne gémissent.
Retirez-vous tous deux, et laissez-moi songer
Aux moyens de soulager
La province qu'on maltraite.
Vous qui fûtes son interprète
Dans sa complainte auprès de moi,
Dès ce moment je vous donne l'emploi
Qu'un favori trop indiscret desire.
Rendez à mes sujets ce que je viens de dire ;
Et faites bénir votre roi,
En annonçant dans mon empire
Que *Rien de trop* est désormais ma loi.

XIII.

LE ROI LOUIS XII ET LE COURTISAN.

J'aimerais bien une histoire secrette
De nos bons rois. Non pas pour y trouver
Détails malins d'intrigue et d'amourette
Où leurs défauts se puissent relever;
Mais où l'on eût pris soin de conserver
Cent petits traits qui peignent le bonhomme,
Le font aimer, et gravent dans le cœur
Des citoyens, l'amour d'un bienfaiteur.
Les écrivains de la Grèce et de Rome
N'y manquaient pas quand ils trouvaient de quoi :
Imitons-les en ce point; et pour moi,
Sans m'élever aux honneurs de l'histoire,
Et sans sortir de mon petit emploi,
Je vais ici retracer la mémoire
D'un de ces traits qui firent autrefois
Au plus sensible, au meilleur de nos rois,
Par nos aïeux donner le nom de père.
Ce titre est beau quand le cœur le défère
Aux souverains, par la commune voix.

Le roi Louis s'était mis en voyage,
    Et nourrissait autour de lui
Toute sa cour : c'était alors l'usage,

Qui valait bien la mode d'aujourd'hui,
Et ne coûtait pas davantage.
Il arriva qu'un de ses courtisans,
Haut à la main, et ne se faisant faute
De gourmander les pauvres gens,
Eut une fois querelle avec son hôte.
Cet hôte était un honnête fermier :
Bon laboureur, élevant sa famille
A manier la houe et la faucille,
Vivant de peu, content de son état grossier.
La querelle fut vraiment forte,
Et pourtant, dit-on, sur un rien ;
Mais quand un grand seigneur s'emporte
Contre un manant ou contre un chien,
L'usage est que dans la minute
Martin bâton entre dans la dispute.
L'homme de cour en fit tâter
Au laboureur, et puis fut s'en vanter
Le soir au coucher du monarque ;
Sur quoi ce prince aussi sage qu'humain
Fit chose digne de remarque.
Il fit donner le lendemain,
Au bâtonneur pour sa provende
Volaille grasse et gibier fin,
Mais pas une miette de pain ;
Et puis le soir il lui demande
Comment il s'est trouvé nourri.
Fort bien, répond le favori,

Hors en un point d'assez grande importance.
Le pain manquait absolument;
J'en ai fait chercher vainement;
J'ai trouvé partout la défense
D'en débiter un seul morceau pour moi.
Comment donc, répliqua le roi,
Le pain est-il si nécessaire? —
Oui vraiment, sire, sur ma foi;
Et même du pain sec eût mieux fait mon affaire.
C'était où l'attendait le roi.
S'il est vrai, dit-il, que personne
Ne saurait faire un bon repas
A moins que le pain n'y foisonne,
Concluons-en qu'il ne faut pas
Maltraiter celui qui le donne.

XIV.

LE FROMAGE MOU.

On m'a conté qu'un jour de mardi-gras,
Certain sculpteur soupant à la guinguette,
But un peu fort, et se mit en goguette
Dès le beau milieu du repas.
A la fin pour dessert on servit un fromage :
Fromage mou, dessert du premier âge;
Peu fastueux, mais meilleur à manger
Que compotes et pastillage.
Les soupeurs l'allaient partager ;
Mais le sculpteur, arrêtant le partage,
Messieurs, dit-il, attendez un moment.
Laissez-moi faire auparavant
Un chef d'œuvre avec ce fromage :
Un Jupiter, un monstre d'opéra,
Une Vénus, tout ce qu'il vous plaira ;
Et puis après nous mangerons l'ouvrage.
Chacun sourit, mais on n'objecta rien;
C'est temps perdu de prêcher un ivrogne.
Notre sculpteur se mit à la besogne
Avec ardeur, et s'y prenait fort bien ;
Mais trop molle était la substance.
En vain il la contourne et la pétrit cent fois;
La matière sans consistance

Ne garde aucune forme et glisse entre ses doigts.
Il n'en put rien faire; et je crois
Que cela ne surprend personne.
Pour moi, voici ce qui m'étonne :
C'est qu'on attende à tout moment
D'un conseiller, d'un précepteur, d'un maître,
De grands succès. Donnons-leur le talent ;
La réussite est encore un peut-être.

Si la matière à l'ouvrier
Oppose trop de résistance,
L'ouvrage restera longtemps à l'atelier.
Mais est-elle sans consistance ?
L'œuvre ne vient jamais à bien.
Fromage mou n'est bon à rien.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

LIVRE DOUZIÈME.

FABLE I.

LA GRUE.[1]

Ce que l'un fait, un autre le peut faire.
Ce dicton est assez vulgaire;
Mais faut-il croire ce dicton ?
Sans hésiter je dis que non.
Ce n'est pas chose superflue
Que d'établir cette vérité-ci;
Plus d'une tête s'est perdue
Faute de l'avoir aperçue,
Et je vais l'établir ici
Avec l'histoire d'une grue.

Elle vivait sur les bords d'un étang;
Elle observait : il en faut faire autant;
Mais il faut s'y prendre mieux qu'elle.
Pigeon, perdrix et tourterelle
Voltigeaient là de tout côté,
Allant, venant, passant l'eau sans nacelle,
Et se croyant en sureté.
Mais toujours le faible est guetté

[1] Pilpay.

Par le plus fort; ainsi va ce bas monde.
L'autour planait en haut, faisant sa ronde;
Et de-là se précipitait
Sur la faible et timide race
Que dans son aire il emportait,
Ou qu'il dévorait sur la place.
La grue observant tout cela :
Vraiment, dit-elle, celui-là
L'entend fort bien; il fait bombance;
Et moi j'ai pour toute chevance
Des insectes à lèche-doigt.
Ce que fait l'épervier, nous n'avons qu'à le faire.
Assurément la chose est claire;
Nous en avons le pouvoir et le droit.
Disant cela, notre imbécille
Veut se guinder au séjour des éclairs.
Elle fendait si pesamment les airs
Que la traite fut difficile.
Elle monta cependant assez haut;
Et de-là sur la volatile
Elle voulut fondre comme un gerfaut.
Mais le corps lourd avec l'aîle débile,
A tel métier ne sont pas ce qu'il faut.
Elle tomba comme une pierre,
Et s'incrusta dans le limon fangeux
Qui de roseaux marécageux
Autour du lac formait une lisière.
Elle eut peine à s'en retirer,

Et le temps d'y considérer,
Qu'en dépit du dicton vulgaire,
On n'a pas droit de s'assurer
De réussir à tout ce qu'on voit faire.

II.

LE LABOUREUR ET SON CRIBLE.[1]

Un laboureur intelligent
Arrondit son petit domaine,
En acquérant un bout de plaine
Dont le possesseur négligent,
Ne sachant mettre ordre ni règle
A la culture de son champ,
Avait laissé croître le seigle
Péle-méle avec le froment.
Le laboureur en homme sage,
Quand il eut moissonné son grain,
Voulut en faire le triage :
L'un lui donnerait de beau pain
Qu'il vendrait avec avantage,
Et l'autre son pain de ménage.
Il prend d'abord le crible en main,

[1] Au Traité de Plutarque, « des Moyens de discerner le Flatteur « d'avec l'Ami, » on trouve une comparaison qui a fait naître l'idée de cette fable.

Y passe son blé, l'y repasse,
Et le repasse et le ressasse,
Espérant toujours, mais en vain,
Séparer l'un et l'autre grain.
Tous deux étaient de même taille,
Mêmes trous servaient à tous deux;
Le crible ne fit rien qui vaille;
Et le laboureur malheureux
Ne put distinguer sa semaille.

Tel est le sort d'un bon roi qui travaille
A discerner le flatteur
D'avec le vrai serviteur.
L'un sait si bien se conformer à l'autre,
Il sait si bien faire le bon apôtre
Et se montrer homme de bien,
Que le roi n'y connaîtra rien.

III.

LE QUAKER ET LE MAUVAIS CHIEN.

Un bon quaker était en voyage,
Il cheminait à pied sans verge ni bâton,
Comme on sait que c'est leur usage.
Un chien qui n'était pas si bon,
S'en vint assaillir le piéton,
Le mord, le poursuit avec rage,
Comme on sait que c'est leur usage.
Lors le débonnaire chrétien :
Prends garde, ami, dit-il au chien,
Je n'ai pas de quoi me défendre ;
Mais j'ai la voix ; je puis me faire entendre ;
Je t'en avertis pour ton bien.
De ce propos le chien ne fit nul compte :
L'oreille des méchants est sourde aux bons avis.
Ceux du quaker furent suivis
De la vengeance la plus prompte.
Il se met à crier : Au chien ! il m'a mordu ;
Au secours, ou je suis perdu.
On entend, on accourt, on entoure la bête ;
L'un tire au dos, l'autre à la tête ;
Le bon quaker est bientôt vengé,
Et le mauvais chien corrigé.

IV.

LE BARBET ET LE CALENDER.

Je viens de peindre un méchant
Puni selon son mérite.
Je vais peindre un innocent
Vexé par un hypocrite.
Gardez-vous bien de ces sortes de gens,
Si vous craignez la calomnie;
C'est une arme que l'on manie
Sous des dehors simples, doux, obligeants.
Pour peu qu'on voyage en Asie,
On y voit, dit-on, ces pervers
Assez nombreux parmi les calenders.
Evitez leur abord, si vous voulez m'en croire;
Vous pourriez vous en trouver mal,
Comme il advint à l'animal
Dont je vais vous conter l'histoire.

Un malheureux barbet n'avait ni feu ni lieu;
Couchant à l'air, mangeant fort peu,
Réduit à l'étroit nécessaire.
Un matin qu'au fond d'une ornière
Il gissait sans songer à rien,
Un calender d'humeur altière,
Mais affectant humble maintien,

Comme on sait que c'est leur manière,
Vint à cheval passer au même endroit.
En traversant, le cheval mal-adroit
Heurta le chien. Celui-ci se réveille,
Saute à l'écart, puis s'élance à l'oreille
Du roussin ombrageux qui se cabre soudain
Au grand effroi du pélerin.
L'effroi passé, la colère et la honte
Prennent sa place au cœur du patelin,
Et la rougeur au visage lui monte.
Traître, dit-il au chien, (il l'était comme moi)
Tu sais que mon austère loi
Me livre à tout venant sans arme et sans défense ;
Mais ne crois pas que mon offense
Reste sans réparation.
Je te perdrai de réputation,
Et tu sauras ce que rapporte
La rancune d'un saint qui se trouve outragé.
Disant ces mots il crie : Au chien ! chien enragé !
A moi, passants ! à moi ! main-forte !
On entend, on accourt ; un déluge de coups
S'envient pleuvoir sur l'innocente bête,
Qui s'esquivant au travers des cailloux,
Eut pourtant le bonheur de préserver sa tête.
Le barbet ne fut que meurtri ;
J'en suis bien aise, et s'il avait péri
Par un aussi lâche artifice,
De bon cœur je l'aurais pleuré.

Mais je voudrais qu'on fît justice
De ces caffards au maintien modéré
Dont le dedans n'est qu'orgueil et malice.

V.

LES DEUX JOUEURS.

Deux gros joueurs jouaient ensemble.
L'un gagna gros, l'autre perdit,
Et le perdant se répandit
En horreurs contre la fortune;
Avec fureur il la maudit.
Mais quand le temps eut calmé son ivresse,
Droit au temple de la déesse
Dévotement il s'en alla;
A son secours il l'appela,
Et pour la rendre favorable,
D'encens et de vœux l'accabla.
Quant au gagnant, il fut se mettre à table,
But, rit, et chanta tout le soir,
S'applaudissant de son savoir,
Et du hasard ne tenant aucun compte.

Dans ce récit qui n'est qu'un conte,
Je trouve l'allure des gens
De tous états et de tous rangs.

Le malheureux, accuse, invoque la fortune;
L'heureux n'en reconnaît aucune,
Et ne veut rien devoir qu'à ses propres talents.

Cette moralité est tirée d'une pensée du docteur Swift.

VI.

LE PORC-ÉPIC ET LE LIÈVRE.

Un porc-épic, tout fier de son armure
Qui le rendait plus hautain de moitié,
Regardait d'un air de pitié
Toute craintive créature;
Et cependant par aventure
Il prit un lièvre en amitié.
L'animal à longues oreilles
Appuyé de son protecteur
Se rengorgea, prit à merveilles
Tous les grands airs de la faveur;
La vanité le guérit de la peur.
Mais un jour qu'à son ordinaire
Faisant le fat, le fanfaron,
Il s'étalait auprès de son patron,
Certain serpent sifflant son chant de guerre
Mit le porc-épic en colère.
Tout aussitôt, piquants de se dresser,
De s'alonger, de s'élancer,

Sans prendre garde au camarade
Qui si près s'est venu placer.
Il en reçut notable estafilade.
La peur le gagne ; il fuit sans savoir où,
Et va se cacher dans un trou.

Ce récit doit nous instruire
Du sort que l'on peut prédire
A qui cherche un protecteur.
Quelque degré de faveur
Que le protégé s'attire,
Gâre les moments d'humeur.

VII.

LES ÉTOILES ET LA FUMÉE, OU LE SATRAPE ET LE SAGE.[1]

Entouré de trente valets,
Un satrape prenait le frais
Aux bords du Phâse à la nuit bien fermée.
Il était plein de la fumée
Qu'on nomme orgueil ; et ce n'est pas, dit-on,
Chez ces messieurs chose inaccoutumée.
Tout près dans le même canton
Le satrape aperçut un mage

[1] Je ne me souviens plus où j'ai trouvé l'idée de cette fable.

Sans suite, et vêtu comme un sage :
C'est-à-dire fort simplement.
La nuit n'avait pas ses grands voiles ;
Et le sage dans ce moment
Observait le cours des étoiles
A l'aide d'un bon instrument.
Le satrape en tint peu de compte,
Et se faisant même une honte
De se trouver si près de lui :
Un peu plus loin, lui dit-il, mon ami ;
Ne savez-vous pas qui vous êtes ?
Ne voyez-vous pas qui je suis ?
A ces deux questions honnêtes
Le sage avait réponses prêtes.
Je m'éloigne, dit-il ; je fais ce que je puis
Pour ne pas causer vos ennuis.
Mais, monseigneur, avant que je vous quitte
Pour obéir à votre auguste loi,
Permettez-vous qu'ici par moi
Une vérité vous soit dite ?
Parlez, dit le satrape, et partez aussitôt.
Fort bien reprit le sage : écoutez ma pensée
Et ce que j'observais tantôt.
Vous voyez bien cette fumée
Qui sort de vos palais, bouillonnante, enflammée,
Tendant à monter jusqu'aux cieux.
A quoi sert-elle ? elle offusque les yeux :
Voilà tout. Voyez au contraire

Ces petits points fixés à la céleste sphère ;
A peine les voit-on ; ils nous aident à voir.
Eh bien, seigneur, je dois ne vous rien taire :
La fumée est le rang, l'étoile est le savoir.
Disant ces mots, le sage fait retraite,
Et le satrape a la langue muette.
J'ignore s'il fut converti,
Et l'assurer serait chose indiscrette ;
Mais du moins il fut averti.

VIII.

L'ENFANT ET SA POUPÉE.

Certain enfant s'était pris d'amitié
Pour sa poupée, et de la tête au pié
La caressait, l'ornait, lui faisait fête ;
Le lendemain il s'en trouve ennuyé,
Il la dépouille et lui brise la tête.

Cet enfant-là, me dit-on, était bête,
Bête et méchant. — Doucement, s'il vous plaît,
Peuple léger, impétueux, frivole,
Vous y pouvez prendre quelque intérêt ;
Adorez-vous longtemps la même idole ?

IX.

LE ROI, LE VISIR ET LES DEUX ENFANTS.[1]

Certain visir honnête et sage
Se trouvait au déclin de l'âge ;
Il se défit de son emploi.
Ce n'est pas le commun usage,
Et la chose étonna le roi
Qui voulut savoir le pourquoi.
Seigneur, je touche au bout de ma carrière,
Dit le visir, il doit m'être permis
D'en donner la fin toute entière
A l'éducation d'un fils
Que je veux, sire, et que j'espère
Instruire à vous servir un jour
Avec honneur autant qu'avec amour.
Fort bien, je t'approuve et t'admire,
Dit le sultan ; mais je demande plus.
Elève aussi mon fils, l'héritier de l'empire ;
Je le confie à tes vertus.
Le visir obéit, non pas sans quelque peine,
N'étant pas de ces gens qui ne doutent de rien.
Mais il se résigne ; il emmène

[1] La Bibliothèque Orientale attribue cette anecdote à un Chosroès, roi de Perse.

Le fils du prince avec le sien.
Le temps se passe, et le visir ramène
Les deux enfants,
Bien faits et grands.
Tout aussitôt le roi les interroge
Sur les devoirs, les mœurs, les sentiments :
Ne doutant pas que les deux répondants
Ne se montrent dignes d'éloge.
Quant au fils du visir il ne se trompait point;
L'adolescent répondit sur tout point
Comme un vrai sage aurait pu faire.
L'autre aurait bien fait de se taire ;
Il parla comme un sot; il n'avait rien appris.
Qu'est ceci, s'écria le monarque surpris ?
Visir, vois-tu quelle est la différence ?
D'où vient cela? — Seigneur, de leur naissance,
Dit le visir. Tous deux ont eu mêmes façons,
Mêmes soins et mêmes leçons.
Mais mon fils n'a pu se défendre
De sentir qu'il aura toujours besoin d'autrui;
Et le vôtre a su trop apprendre
Que tout le monde aura besoin de lui.

X.

LE RÉVEIL DU ROI ET DE SON VALET DE CHAMBRE.

Un monarque, selon l'usage,
Avait chez lui pendant la nuit
Un de ses gens couché près de son lit;
Et selon moi la méthode est fort sage.
Un jour le roi lui dit à son levé :
Cette nuit avez-vous rêvé?
L'autre répond : Hélas ! oui, sire;
Et je m'en suis bien mal trouvé,
S'il m'est permis de vous le dire.
Je m'imaginais être roi
Tout comme vous, et par ma foi
Je ne savais comment m'y prendre.
Mon conseil me faisait la loi;
Le peuple se plaignait de moi :
Je ne savais auquel entendre,
Et je craignais tous les jours une esclandre.
Les courtisans me disaient, Tout va bien,
Et de partout il venait des murmures.
Mes conseillers me disaient, Ce n'est rien,
Nous saurons prendre des mesures;
Cependant l'embarras croissait.
Je sacrifiais un ministre;

Et celui qui le remplaçait
Paraissait encor plus sinistre.
On jouait au roi dépouillé;
Tout s'en allait à vau de route;
Et j'en suais à grosse goutte,
Quand par bonheur je me suis éveillé.
Le roi sourit et dit : Ce triste songe
Pour vous, l'ami, n'est qu'un mensonge;
Louez-en Dieu. Moi, cette nuit
J'étais le plus heureux du monde.
Mon bon ange m'avait conduit
Dans un champêtre et fortuné réduit,
Où confiance avec simplesse abonde.
J'y possédais assez de bien
Pour en donner à ceux qui n'avaient rien;
On me chérissait à la ronde.
Sans soucis, sans soins, sans regrets,
Tristes fléaux qui dans tous mes palais
Ne me laissent ni paix ni trève,
J'y jouissais des vrais biens : les seuls vrais
Pour qui nature nous a faits;
Mais, hélas ! ce n'était qu'un rêve.

« Si je rêvais toutes les nuits que je suis roi, et que le roi rêvât toutes « les nuits qu'il est homme particulier, la différence entre nous ne serait « que la peine qu'il a d'être roi pendant le jour, tant les grandeurs de ce « monde sont peu de chose de plus qu'un songe. »

Pensées diverses et Proverbes choisis, n.° 28.

X I.

JUPITER ET LE SAVANT.[1]

Un savant de l'antiquité
Etait bouffi de vanité.
Nous lisons que jadis en Grèce
On en voyait de cette espèce.
A tous venants il se vantait
De sa doctrine universelle ;
De partout on le consultait,
Comme un oracle on l'écoutait,
Et l'orgueil croissait de plus belle.
A cela près (qui n'est pas bagatelle)
Cet homme avait bon cœur et bon esprit ;
Il méritait qu'on le guérît.
Jupin se chargea de la cure,
Et voici comment il s'y prit.
A l'orgueilleux tout-à-coup il ouvrit
Le grand livre de la nature.
Il y fallut peu de lecture
Pour reconnaître qu'ici bas,
Auprès de ce qu'on ne sait pas

[1] « Si le plus savant de tous les hommes pouvait apprendre tout d'un « coup ce qu'il ne sait pas, il estimerait bien peu tout ce qu'il savait « auparavant. »

Pensées diverses et Proverbes choisis, n.° 186.

Ce qu'on sait est bien peu de chose ;
Et le savant bouffi d'orgueil
Devint modeste en un clin d'œil.
Belle et rare métamorphose !

XII.

LES BIENS INUTILES.

Un homme acquit un beau domaine,
Bien situé, terroir gras et fécond.
Il ne fallait qu'y semer de la graine
Pour récolter abondante moisson.
Mais l'homme n'en prit pas la peine ;
Il n'eut que ronce et que chardon.

Un autre avait pour fils un beau garçon,
Si bien doué par la nature,
Qu'il annonçait un jeune homme parfait.
Mais on n'en eut ni soin ni cure ;
Il devint un mauvais sujet.

Rien ne profite sans culture.

XIII.

LE BON CONSEIL.

Un jeune Grec de tête fort légère,
Qui venait d'entendre Platon
Dogmatiser, comme à son ordinaire,
Sur la vertu, sur le beau, sur le bon,
S'était ennuyé du sermon.
Voilà, dit-il, comme ils sont dans leur chaire,
Ils enseignent ce qu'il faut faire;
Mais le font-ils? par ma foi non.
C'est presque toujours le contraire.
Ils ressemblent à ces poteaux
Qui marquent par des écriteaux
Par quelle route il faut qu'on passe,
Mais qui ne bougent de leur place.
Ce trait moqueur n'est pas des plus nouveaux,
Dit un voisin; mais il n'importe.
Quoi qu'il en soit, je vous exhorte
A prendre tout droit le chemin
Auquel le poteau vous engage;
Faute de quoi, votre voyage
Pourrait n'avoir pas bonne fin.

Suivre la loi, c'est l'allure du sage.

XVI.

LA BALANCE.

JADIS fleurissait un état
Où l'on suivait certain usage
Qui, ce me semble, était fort sage.
Installait-on un magistrat ?
On lui mettait en main une balance
Qui contenait dans chaque plat
Un même poids sans nulle différence :
Dans l'un deux livres d'or, dans l'autre deux de fer ;
Ainsi tous deux se soutenaient en l'air
Dans le plus parfait équilibre :
Signifiant par là que Thémis n'est pas libre
Dans le prononcé de ses lois ;
Et qu'aux bassins de la justice
Où les raisons servent de poids,
Petits et grands ont mêmes droits
D'en déterminer l'exercice.

XV.

LE JEUNE HOMME, L'ARAIGNÉE ET LE VIEILLARD.

Un jeune apprenti philosophe
Se piquait de moralité
Avant d'avoir connu l'humanité.
J'en sais plus d'un de même étoffe.
Sa grande curiosité
C'était de connaître l'allure
De ce tas d'insectes divers
Qui fourmillent dans l'univers,
Et d'approfondir leur nature.
Se promenant le soir dans un jardin
Avec un vieillard son voisin,
Il vit une grosse araignée
Qui dévorait avec fureur,
Que sais-je ? son frère, sa sœur,
Peut-être sa propre lignée.
Ah ! dit le jeune raisonneur,
Voyez quel affreux caractère.
L'ours, le lion, le tigre, la panthère,
Déchirent-ils jamais les flancs
De leurs pareils, de leurs parents ?
Ce vilain animal est le seul sur la terre
De sa propre espèce ennemi. —

Le seul, dit le vieillard ? vous oubliez donc l'homme?
N'avez-vous jamais réfléchi
Sur les proscriptions de Rome,
Ni sur la Saint-Barthélemi ?

XVI.

LE RENARD OPINANT.

Sire lion s'étant mis dans la tête
De guerroyer pour faire la conquête
D'une montagne où régnait l'ours,
Voulut avant de tenter la fortune
Avoir le vœu de sa commune.
Il l'assemble, et fait un discours
Où détaillant tout le mérite
De l'entreprise qu'il médite,
Il conclut que sans hésiter
Il convient de l'exécuter.
Puis il cita l'un après l'autre
Les assistants pour les faire voter.
Quand ce fut au renard, Moi, dit le bon apôtre,
Je n'aurai point d'avis, si vous le voulez bien.
Sire, à quoi servirait le mien
Puisque vous avez dit le vôtre ?

Ce renard-là savait son pain manger.
Tout roi, tout chef qui fait connaître

Ce qu'il lui plaît de préjuger ;
Quand il paraît interroger,
A bien l'air de parler en maître.

XVII.

LES TROYENS MAL AVISÉS.

Après un siége de dix ans,
Il vint aux Troyens en pensée
Que ce serait chose sensée
De rendre Hélène aux assiégeants.
La ville discute l'affaire
Et la tourne dans tous les sens ;
Mais pendant qu'elle délibère
Le grand cheval entre dedans.

On ne fait pas toujours à temps
La démarche qu'il faudrait faire.

XVIII.

LES DEUX TAUREAUX ET LE LION.[1]

Deux taureaux cheminaient. Ils virent le lion
Venir tout droit à leur rencontre.
C'est une belle occasion
Pour que le courage se montre.
Les taureaux en eurent vraiment.
Ils s'accolent tous deux bien ferme,
Chacun demeurant comme un terme
Tête baissée et cornes en avant.
Le lion était plus prudent
Que ses pareils ne le sont d'ordinaire.
Il voit le péril de la guerre ;
Paisiblement il passe son chemin
Sans dire mot; et les taureaux soudain
S'en vont chacun à leur affaire.
Chacun va conter son exploit
A ses amis. Le lion qui les guette
Les voit se séparer; il accourt, il se jette
Sur l'un, sur l'autre; et presque sans combat
L'un après l'autre il les abat,
Remportant victoire complète.

Dieu me préserve d'enseigner

1 L'idée de cette fable est tirée de Shadi. Chardin, vol. 2.

Qu'il faut diviser pour régner !
Quelqu'un l'a dit pourtant ; c'est la maxime
D'un tyran qui se plaît au crime.
Mais si des ennemis se liguent contre vous,
Patientez et filez doux
Tandis qu'un même intérêt les rassemble.
Un jour viendra que, divisant leurs coups
Et leurs desseins, ils seront mal ensemble;
Et vous viendrez à bout de tous.

XIX.

LES DEUX GRANDS.[1]

Un jeune enfant avec son gouverneur
Se promenait à la campagne.
Il vit de loin au pied d'une montagne
Un homme de belle grandeur,
Comme un homme bien fait doit être.
Le gouverneur connut l'homme ; et l'enfant
L'admira fort sans le connaître :
C'est ce qu'on voit assez souvent.
Bientôt nouvel étonnement.
Le petit garçon voit paraître
Derrière le grand homme, un homme encor plus grand.
Voyez donc, dit-il à son maître,

[1] Duclos, Considérations sur les Mœurs, pag. 100.

Voyez cet énorme géant.
Allons, dit le gouverneur sage,
Allons le voir, montons à lui.
Ils passent auprès de celui
Qui se tenait au bas étage.
Tel que d'abord ils l'avaient vu
En l'approchant ils le trouvèrent;
Et quand à l'autre ils arrivèrent,
Ils virent un petit bossu
De la plus chétive figure.
Mais l'avantage du terrain
Donnait de loin au pauvre nain
L'avantage de la stature;
Il dominait de-là sur son voisin.
Après cette remarque utile
Le Mentor dit à son enfant:
Gardez-vous d'admirer en dupe.
Le vrai grand homme est souvent au bas rang;
Et tel autre ne paraît grand
Que par la place qu'il occupe.

XX.

LA VIEILLE TOUR.

Une vieille tour bien bâtie
Durait, dit-on, depuis plus de mille ans.
On l'admirait, on en levait les plans
Pour en imiter l'industrie.
Mais à la longue il faut céder au temps.
Un voyageur, homme de sens,
Vit se détacher quelque brique;
Il en conclut que la fabrique
Avait perdu de son aplomb.
Il avertit la garnison
Du danger d'un tel domicile,
Et fut ailleurs, avec raison,
Se chercher un plus sûr asile.
Profita-t-on, ne profita-t-on pas
De son avis ? on ne me l'a pu dire.
Mais j'ai su qu'aux premiers verglas
La tour tomba du haut en bas,
Comme on venait de le prédire;
Et sa chûte peut nous instruire
Sur un objet intéressant.

Quand les ressorts d'un bon gouvernement
Se détraquent dans un empire,

On peut annoncer sûrement
Qu'il n'est pas loin de se détruire.

Shadi a dit : « Un roi est comme un fort mur. Dès qu'il penche et qu'il « s'écarte de la droiture, il est près de sa ruine. » Chardin, vol. 2, pag. 176.

XXI.

L'AVOCAT, LE PEINTRE ET LE PHILOSOPHE.

Un avocat, un peintre, un philosophe,
Etaient voisins et bons amis.
Ce n'était pas gens de la même étoffe ;
Le voisinage du logis
En liaison les avait mis.
Souvent les soirs le trio se rassemble;
Et comme un jour ils devisaient ensemble
Après soupé, l'avocat dit : Ma foi,
Pour aujourd'hui je suis content de moi.
Figurez-vous que j'avais deux affaires
Qu'il me fallait aux plaids faire valoir :
En point de droit toutes deux si contraires,
Que l'une était le blanc, l'autre le noir.
J'ai si bien fait, que par même éloquence
Le vrai, le faux, également servis,
Egalement ont charmé l'audience;
Et j'ai laissé les juges ébahis.
Bon ! dit le peintre, est-ce là ton chef-d'œuvre ?

Et moi, je fais avec mêmes couleurs
Une Vénus, ou bien une couleuvre;
Un ciel serein, ou d'obscures vapeurs;
J'ai tout cela sur la même palette.
    Le sage alors : Vos deux propos,
Mes chers amis, donnent en peu de mots
    Une leçon sûre et complette.
    Vous, c'est avec mêmes pinceaux
Que vous créez objets hideux ou beaux;
    Tout sort de la même boutique.
    Vous, avec même rhétorique,
Vous appuyez soit le vrai, soit le faux.
    Voici comment cela s'explique :
    C'est que l'esprit et les talents,
    Au moral ainsi qu'au physique,
Du bien, du mal sont d'aveugles agents.
    Voyons comment on les applique.

XXII.

CÉRÈS OU LES LABOUREURS.

CÉRÈS fut mise au rang des dieux
Pour avoir introduit l'usage
De ce bon grain qui nourrit mieux
Qu'aucune plante ou fruit sauvage.
Le monde alors n'était pas vieux;
Il n'était pas industrieux,
Mais reconnaissant, juste et sage.
Chez nous, où l'esprit et les mœurs
Semblent nous donner l'avantage
Sur les hommes du premier âge,
Quel cas fait-on des laboureurs?
Loin d'avoir les divins honneurs,
Loin d'obtenir le moindre hommage,
Ils languissent au bas étage.

Sommes-nous pires ou meilleurs
Que les hommes du premier âge?

Duclos a dit : « S'il n'y avait qu'un homme capable de procurer les « moissons, on en ferait un dieu. »

Considérations sur les Mœurs.

XXIII.

LE SAGE VIEILLARD ET LE FAUX SAGE.

Certain vieillard tourmenté de la goutte,
Pauvre d'ailleurs, pestait non sans raison
Contre le sort. Un suivant de Zénon,
Dogmatiseur et fanfaron,
Vient le trouver. Ami, dit-il, écoute :
Quand on se trouve aussi mal sur la route,
Il faut finir le voyage.... entends-tu ?
C'est le conseil que donne la vertu.
Bon, répondit le vieux malade,
J'y songerai; je vous suis obligé.
Mais à propos : mon camarade,
Vous êtes, dit-on, mal logé
Chez un fâcheux propriétaire ;
Que ne lui donnez-vous congé ?
L'autre reprit : Je l'aurais bien pu faire
Plus d'une fois, je l'ai songé ;
Mais depuis longtemps locataire
En même lieu, je m'y suis arrangé
Tant bien que mal : le sage s'habitue
A tout, pour peu qu'il s'évertue ;
Même on s'attache a ce qu'on a ;
Et ce qu'on n'a pas, on l'oublie,
Tant que l'on peut. C'est justement cela,

Dit le vieillard, qui m'attache à la vie.

Ce bon vieillard avait raison ;
Notre vie est notre maison ;
Y mettre le feu c'est folie.

Sénèque a dit : « Nous tenons à la vie comme des locataires tiennent « à leur logement malgré ses incommodités. »

XXIV.

LE SAGE ET L'ABEILLE.

Un sage de l'antiquité
Etudiait sans cesse les merveilles
De la nature, et surtout les abeilles
Piquaient sa curiosité.
Un jour qu'en profond politique
Il observait l'activité,
La règle, la simplicité
De leur allure monarchique,
Il se sentit violemment porté
Vers les attraits et la commodité
De la puissance despotique.
Par bonheur pour la république
Dont il devait être législateur,
Sur les détails dont notre observateur
Voulait emprunter la pratique,
Une abeille avec lui s'explique.

Ami, dit-elle au sage curieux,
Partout ici l'ordre frappe vos yeux;
C'est le fruit de notre police,
Et de l'inflexible justice
Qu'une reine exerce sur nous
A volonté, mais sans caprice.
Serait-ce de même chez vous?
Ici l'autorité ne fait point de jaloux,
Et quand la reine nous condamne,
Elle ne fait qu'être l'organe
De ce commun instinct qui nous anime tous.
Serait-ce de même chez vous?
Adieu, c'est assez pour un sage,
Et je retourne à mon ouvrage.
C'était assez sans contredit,
Et le sage se tint pour dit
Que parmi nous ce mot d'un empereur de Rome[1]
Doit être au cœur de tous les rois:
Homme, si tu prétends être obéi par l'homme,
Obéis toi-même à des lois.

[1] Marc-Aurèle.

XXV.

LES FOURMIS.

On m'a conté qu'un moraliste
Accosté d'un naturaliste,
Philosophait dans un jardin :
C'était près d'une fourmillière ;
Et voyant la race ouvrière
Le dos courbé sous le butin
Qu'elle portait au souterrain :
Vil insecte, dit-il, que je hais ton caprice !
Si tu dors tout l'hiver, que te sert d'enfouir ?
D'amasser pour ne point jouir ?
C'est l'emblême de l'avarice.
Puis, s'échauffant à ce sujet,
Il défila son chapelet
Contre l'avare qui recèle
Les biens qui doivent circuler,
Prétendant que c'était voler,
Et le prouvant en nouveau Marc-Aurèle.
Son compagnon reprit : Vous dites vérité,
Tout avare est voleur de la société ;
Mais la Fourmi doit, ce me semble,
Etre à l'abri d'un reproche pareil.
Les provisions qu'elle assemble
Ne sont pas pour le temps que dure son sommeil :

Deux ou trois jours en font l'affaire ;
Et c'est là le pur ordinaire
Du peuple aîlé qui vit sous cet épaulement.
Le fait est connu récemment,
Mais avéré. Vous pouvez en conclure
Que l'instinct n'égare jamais,
Et qu'en suivant le vœu de la nature
On suit la raison de bien près.

XXVI.

LES TROIS JAPONNOIS,

CONTE.

On sait que les bienfaits des rois
Sont souvent le prix de la brigue ;
C'est ce qu'on a vu mille fois.
Mais que la vertu sans intrigue
A la faveur donne des droits,
C'est ce qu'on aura peine à croire,
Et peu d'exemples dans l'histoire
Le feront voir. J'en connais un
Aussi touchant que peu commun :
J'en veux retracer la mémoire.

Dans le pays des Japonnois
On dit qu'il était autrefois

Une singulière police.
Chez ces gens-là point de sergents,
Point de recors pour saisir les brigands;
Mais chacun à son gré courait sus. La justice
Gratifiait d'abord d'un billet au porteur
Quiconque saissait, livrait un malfaiteur.
Enfin la veille du supplice,
Après le délit constaté,
Le bon du juge était sans remise acquitté.
C'est ainsi qu'au Japon la justice exercée
Se passait de maréchaussée.
Ce fut là qu'un certain marchand,
Gros marchand de la capitale,
Essuya de la part d'un sien correspondant
Une banqueroute fatale.
Le Japonnois était homme de bien,
Il paya tout; il ne lui resta rien
Que trois garçons avec la mère,
Le tout réduit à la misère.
Le pauvre homme bientôt en mourut de chagrin.
La veuve au désespoir, sans moyens, sans ressource,
Allait suivre même destin.
Ses enfants, après mainte course
Et maint effort, le tout en vain,
Pour obtenir des secours du prochain,
Voyaient leur mère infortunée
Par le besoin et l'angoisse minée
Dépérir, tirer à sa fin.

Les trois frères alors dans leur douleur profonde
S'avisèrent d'un tour que l'on admirera
Aussi longtemps qu'en ce bas monde
Père et mère l'on chérira.
Après avoir concerté leur affaire,
Ils tirèrent entre eux au sort
A qui joûrait le rôle nécessaire
Qui conduisait droit à la mort :
Car dans cette sublime et noble comédie
L'un d'eux devait perdre la vie ;
Et c'était là le moindre effort ;
Mais il fallait la perdre avec ignominie.
L'un des trois dûment garroté
Au tribunal fut mené par ses frères,
Qui le cœur gros en cette extrémité
L'arrosaient de larmes amères.
Lui seul avec sérénité
Les consolait. Je vais joindre mon père
Et sauver la vie à ma mère,
Leur disait-il ; mon sort est assez doux :
Je suis heureux, bien plus heureux que vous.
Disant ces mots, on entre à l'auditoire.
Le patient sans changer de couleur
Est présenté comme insigne voleur,
Et mis d'abord à l'interrogatoire.
Il y convint de tout sans marquer ni douleur
Ni regret, ni crainte ni honte.
Le cas était bien clair ; la sentence fut prompte,

Le supplice annoncé pour le matin suivant,
Et l'argent de la prise acquitté sur le champ.
Ce fut alors que la nature
L'emporta sur tous les égards.
En recevant le prix de la capture,
Les deux frères par leurs regards
Et par leurs pleurs trahirent l'imposture.
Le juge était habile, industrieux,
Humain de plus, ce qui vaut encor mieux;
Il se douta de quelque tour d'adresse,
N'ayant jamais vu la tendresse
Mêlée à de pareils adieux.
Il s'en fut trouver le monarque,
Et l'instruisit de ses soupçons.
Le roi trouva le fait si digne de remarque,
Qu'il voulut voir les trois garçons.
Il les interrogea lui-même,
Et leur parlant avec bonté
Il apprit d'eux tout leur système,
Et comme ils l'avaient inventé
Pour arracher leur mère à la mendicité;
Offrant au gré du sort une chère victime,
Pour gagner le prix imputé
A la découverte du crime.
A ce récit d'un désespoir sublime,
Le monarque fondit en pleurs:
Larmes touchantes des bons cœurs
Dont rarement le trône brille!

Il embrassa les trois enfants,
Leur offrit, leur donna des emplois importants;
Pensionna la mère et protégea la fille,
Bref il devint père de la famille.

C'est ainsi que de temps en temps
La vertu mène à la fortune.
Le Japon est bien loin, mais j'irais à la lune
Pour être le témoin d'exemples si touchants.
Puissent de pareils rois et de pareils enfants
Être partout chose commune!

FIN.

Faute à corriger dans ce Volume.

Page 3, ligne 22, bays, *lisez* bais.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

Le chiffre romain indique le tome ; et le chiffre arabe, la page.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

